ARMAND SILVESTRE

Le NU au Salon

(Champ de Mars)



CHAMP DE MARS

19ᵉ VOL. DE LA COLLECT.

PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

53 TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 TER

1895

$30.—

Le NU

AU

SALON DE 1895

(Champ de Mars)

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie

23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

ARMAND SILVESTRE



LE NU

AU

SALON de 1895 (Champ de Mars)

ILLUSTRÉ PAR PIERRE ROY



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 *ter*, *Quai des Grands-Augustins*, 53 *ter*
1895



TABLE DES MATIÈRES



A MON AMI RAYMOND DEYRES

Nous avons trop souvent causé ensemble, cher Ami, de la Beauté féminine que nous prisons, tous les deux, fort au-delà de tout le reste, pour que vous ne trouviez pas à lire ces pages jetées au vent, un peu du plaisir que j'ai à vous les dédier, en souvenir de notre amitié.

Armand SILVESTRE

5 Mai 1895.





JOSÉ FRAPPA

Farniente

Dans l'oreiller, mauvais conseiller des rêves chastes, elle a enfoui, à moitié, son beau visage dont les blancheurs vivantes émergent d'une sombre chevelure, son épaule et un de ses seins, et voici que, les draps légèrement soule-

vés, elle goûte les douceurs d'une paresse que ne semblent pas emplir des songes innocents. Car, dans l'œil grand ouvert, dans l'œil velouté, est comme la caresse vague d'un désir et ce Farniente délicieux n'est pas exempt de quelques sensuelles voluptés.

Bien avisé certainement, et heureux peut-être sera celui qui viendra à cette heure, très humble et très doux, certainement inattendu, ce qui n'est pas le moindre attrait de certaines aventures. Dans cette sérénité d'une femme qui veille, le matin venu, sans toutefois qu'elle se lève, je ne vois rien des impatiences de l'attente, ni des jalousies que met dans l'âme l'absence du Bienaimé. L'amant qui viendra sans doute — car il serait immoral, au premier chef, qu'un tel trésor de charmes demeurât indéfiniment inoccupé — c'est l'imprévu délicieux, et il peut ne se pas hâter. Il est sûr qu'on l'attendra longtemps encore.

Ah ! que voilà un rôle que j'eusse aimé autrefois, au temps de ma folle jeunesse ! J'ai dû changer d'emploi et ce ne fut pas sans regrets. Car j'ai le souvenir de délicieuses matinées aux bras de belles paresseuses comme celle-ci, surprises d'abord, même quelquefois un peu fâchées, mais se résignant enfin et d'une résignation qui

dépassait souvent la sagesse d'un simple pardon ou d'une simple réconciliation.

Au fait, puisque je ne dois pas venir, Madame, pourquoi demeurez-vous là ? C'est peut-être grande fête de la Nature au dehors, dans l'épanouissement du printemps, et des charretées de fleurs passent par les rues dont le parfum, il est vrai, ne vaut pas celui qui flotte, dans la chambre tiède de votre sommeil, autour de votre jeunesse et de votre beauté.

Car, ô Femme, fleur vivante, plus belle et mieux embaumée que toutes les fleurs.

Dans quelle fleur se cache-t-il,
Le parfum divin de ton être,
Si capiteux et si subtil
Que jusqu'à l'âme il me pénètre?
— Dans quelle fleur se cache-t-il?

Quelle rose au cœur diaphane,
Ou quel lys du jardin des cieux
Qu'aucun souffle jamais ne fâne
Garde ce souffle précieux?
— Quelle rose au cœur diaphane?

Il m'en reste un énivrement,
Même après que je t'ai quittée.
Chère odeur de ton corps charmant !
Avec moi t'ayant emporté,
Il m'en reste un énivrement.

Au sein charmant que tu me montres, si calme sur l'insensible battement de ton cœur, je dirai encore :

Sein de la Femme où l'on aspire,
Enfant la vie, homme la mort,
O toi, le meilleur et le pire
Des biens dont le droit nous mord,

Je t'adore, ô sein de la Femme,
Et je te baise avec ferveur,
Sentant monter jusqu'à mon âme
Ta chaude et vivante saveur!





KOUZNITSOW

Le Repos du Modèle

Il me semble que si j'étais peintre, — et il s'en est fallu de bien peu, et c'est encore mon seul regret aujourd'hui de ne le pas être, il me semble que c'est surtout le repos du modèle que j'eusse aimé à peindre. Dans le convenu

de la pose, dans la souffrance de l'immobilité volontaire, avec la préoccupation de ne pas enfreindre cette consigne d'un mouvement figé, il me semble que le corps de la Femme perd un peu de sa grâce et certainement un peu de sa souplesse originelle. Combien de fois ai-je eu cette impression dans des ateliers d'amis, en regardant celle qui voulait être Dalila, ou Judith, ou Minerve et qui aurait été si bien Margot tout simplement.

Certes, l'artiste avait su donné à son modèle toutes les noblesses d'attitudes voulues, il y a des trouvailles, paraît-il, dans cet ordre d'idées. N'importe ! Je ne trouvais pas à cela une compensation suffisante au charme naturel et abandonné qui était sacrifié pour cela. Il m'arrivait même d'être impressionné désagréablement par le sentiment d'une torture pour l'être que je souffre le moins, au monde de voir torturer.

Mais voici la séance interrompue, une visite est venue fort à point pour distraire l'artiste de sa tâche obstinée.

Et, dans un coin de l'atelier, le modèle s'est étendu sur un divan, a détiré ses membres endoloris, a noyé son visage lassé de la lumière dans les coussins, ramené son bras sous sa tête qu'alourdit une chevelure abondante, croise indolemment ses jambes dans une posture sans façon.

Et voilà que la vraie Femme me réapparaît dans cette image tranquille, dans ce beau corps qu'un souffle insensible et rythmique soulève imperceptiblement.

Oui, c'est à ce moment là, je le sens que j'aurais pris mes pinceaux, et que très respectueusement, à genoux peut-être, j'aurais tenté de faire vivre sur la toile cette image délicieuse qu'aucun irrespectueux désir n'aurait profanée dans ma contemplation désintéressée. Car il me semble que l'admiration éperdue de la Beauté nous transporte dans un monde très au-delà de celui où évoluent les ferveurs sensuelles dont je me garderai bien de médire d'ailleurs.

Et, avec des complaisances infinies, j'aurais de mon mieux, essayé de rendre la délicatesse des chairs que nacre un souvenir vivant du berceau marin de Vénus, la belle harmonie des lignes qui sont l'enchantement éternel des yeux, la couleur variante des roses où le pied s'appui en un quadruple coquillage aux belles couleurs d'ambre qui enveloppe la nuque de leur or vibrant et sombre.

Tremblant, comme le prêtre qui commet un sacrilège, j'aurais surpris, si je l'avais pu, le secret de cette splendeur étendue, inconsciente, paresseuse, et dont nos regards ne

se lasseront jamais, et, pénétrant plus avant dans le sommeil de la Femme, après avoir admiré le repos du modèle, je me serais demandé vers quelle rive l'a emportée son rêve qui semble s'enfuir avec un bruit rythmique de rames sur l'eau très calme d'un étang.

Voilà qui me semble infiniment plus intéressant à tracer, en un souvenir durable, que les images des héroïnes fameuses et, dans cette peinture d'histoire qui fut si à la mode autrefois et dont vit encore la tradition institutaire, il m'est arrivé de ne plus penser du tout au sujet héroïque ou gracieux de la scène, pour m'abîmer dans la contemplation de quelque coin de nu, appartenant quelquefois à une comparse qui était demeurée Femme, par stupidité vraisemblablement, tout en servant de modèle.







PAUL BERTHON

L'Aube

En l'art divin de la fresque, l'artiste a fait vivre une composition d'un charme vraiment exquis où l'Aube est représentée, étirant ses beaux membres nus et dénouant au vent sa chevelure d'or, debout dans un paradisiaque pay-

sage, cependant que, d'un côté de sa radieuse image, des musiciennes éveillent toutes les choses et tous les êtres, aux sons harmonieux de la harpe et de la viole, et que, de l'autre, des amoureuses cueillent des fleurs à terre et dans les branches, dont l'une, très mystique, élève sa prière au ciel.

C'est un poème vraiment exquis que celui-là et qui fait bien revivre toutes ces gaités triomphantes du réveil autour du premier rayon de clarté blanche qui met comme une écume d'argent aux rives de la grande mer du ciel. Car l'Aube n'est pas l'Aurore, celle-ci ne venant qu'après. L'Aube, c'est le premier frisson de la lumière qui ne se rose encore qu'à peine dans les jardins encore noyés d'ombre de l'Orient. Regardez plutôt l'étoile qui scintille encore parmi les branches, comme un oiseau d'or prêt à s'envoler par les chemins bleus du ciel.

Et c'est un chant d'immortalité qui suit, jusqu'aux cieux profonds, le vol de la dernière étoile, au premier frisson de l'Aube.

Où vont les étoiles en chœur?
— Elles vont où s'en vont nos cœurs,

Au devant de l'aube éternelle.
Mêlons notre âme à leurs rayons
Et sur leurs ailes d'or fuyons
A travers la Nuit solennelle.

L'ombre n'est dans l'immensité,
Qu'un seuil au palais de clarté
Qu'ouvre la Mort comme une aurore.
L'ombre n'est que l'obscur chemin
Qui mène d'hier à demain,
Du soir au matin près d'éclore.

Suivons donc les astres sacrés
Qui du Jour montent en degrés,
Des ombres déroulant la chaîne.
Comme eux vers la Mort nous glissons,
Et comme eux, quand nous pâlissons,
C'est que la lumière est prochaine!

Comment ne reviendraient pas à la mémoire, devant cette jolie composition d'un charme si pénétrant, les adorables vers de Verlaine au volume trop rarement cité de ses *Fêtes galantes.*

Une aube affaiblie
Verse par les champs,
La mélancolie
Des soleils couchants.

Car c'est encore un symbole de pérennité, dans l'éternelle évolution des choses, que cette similitude parfaite des crépuscules du Matin et du Soir, que l'esprit aime quelquefois à confondre dans une impression menteuse, pour revivre des heures déjà vécues. Et cependant, les êtres et les choses, moins curieux et plus naïfs que l'homme toujours inquiet, ne s'y trompent pas un instant. Les oiseaux, eux, reconnaissent bien l'aube et la saluent en d'éternels concerts.





LUCAS

Etude

FAUT-IL chercher une pensée dans ce morceau de très délicate peinture et d'amoureuse exécution ? Est-ce sous un émoi quelconque que cette belle personne a replié son bras blanc sous sa nuque sombre, et qu'elle appuie sa

belle main à la tapisserie, cependant qu'elle a ramené autour de ses cuisses une jalouse draperie ? Est-ce par bouderie d'amour qu'elle s'est ainsi retournée ? J'imaginerai plutôt que c'est par une coquetterie bien entendue. Car il n'en faudrait pas plus, pour inspirer une fervente et sensuelle tendresse, que ce qu'elle nous montre, et il y a là à rêver longtemps, pour un qui sait goûter les douceurs chastes de la nudité féminine.

Mais pourquoi tenter de bâtir un roman autour de cette image qui a sa suffisante raison d'être dans les qualités de facture et de tendresse dans l'exécution qui en font une œuvre tout à fait exquise.

Respectons donc l'anonymat du modèle, anonymat qui va jusqu'à l'ignorance voulue, pour nous, des traits de son visage, pour admirer, une fois de plus, cette merveille immortelle qu'est le corps féminin dont notre vieux Villon disait si bien :

> Corps féminin qui tant est tendre,
> Polly, souëf et prétieulx !

Corps féminin qu'ont adoré tout ceux que poursuit le fantôme divin de la Beauté et le rêve éperdu des formes triomphantes.

Qui que tu sois, ô femme, devant le spectacle de ta beauté nue, je chanterai encore l'hymne qui, vers mes lèvres, monte de mon cœur.

I

Je chanterai toujours, dans sa grâce et sa force,
Celle en qui vit, pour moi, l'immortelle Vénus,
Quand le frisson se prend aux splendeurs de son torse
Et que ses lourds cheveux caressent ses bras nus.

Quelle sève court donc sous ta vivace écorce,
Arbre qui m'as versé du poison inconnu ?
Femme, j'épuiserai les baisers contenus
Aux pourpres de ta lèvre où le désir s'amorce.

Mon front contre ton front d'airain je sècherai
Mes pleurs à tes regards qui n'ont jamais pleuré;
Oubliant, dans tes bras, l'Idéal qui rayonne,

Je veux m'anéantir sous ton charme vainqueur,
Et, parmi ce tumulte, où ton corps s'abandonne
Admirer le repos éternel de ton cœur !

II

Quand tu refleuriras dans ta grâce robuste,
A l'ombre des grands bois, sous les cieux éternels,
Les Dieux façonneront ta poitrine et ton buste
Aux durs embrassements des chênes paternels.

Et moi chêne debout dans la forêt auguste
Où se rajeuniront nos êtres mutuels,
Duant qu'à mon flanc nu, l'âpre lierre s'incruste,
J'y sens courir une âme entre tes bras cruels.

Aux vivantes chaleurs de ton superbe torse,
Ma sève se fait sang, et brûlant mon écorce,
Jusqu'à mon noir sommet, murmure, au vent perdu,

La gloire de tes seins et de tes nobles hanches,
Et mêle à ta senteur nourricière des branches,
Le parfum de ton corps à mon tronc confondu.









STEWART

Etude de Femme nue

Ce n'est plus le décor monotone de l'atelier qui, dans un jour artificiel, enveloppe ce beau corps de femme nue, ce que très modestement, le peintre a appelé : une étude. Qu'il l'ait voulu, ou non, c'est un poème tout entier, vi-

brant de santé et de jeunesse, que cette image radieuse au milieu des grands bois dont les branches s'écartent à peine, dans ce coin délicieusement humide de Nature où les jambes de la promeneuse s'enfoncent parmi les hautes herbes, au bord d'une eau calme ouvrant un œil de mystère entre les cils frémissants des roseaux. Sur ce sol mouvant dont les gazons mouillés sont hérissés d'une flore sauvage aux couleurs éclatantes, comme inquiète, la belle promeneuse s'est arrêtée un instant, la main posée au tronc d'argent d'un bouleau, la tête doucement penchée en avant, comme tentée par le regard profond de l'étang, où seulement, par place, entre le mirage des frondaisons, descend une image déchiquetée du ciel. Les formes sont d'une gracilité charmante et le visage serait charmant à deviner, le visage dont n'apparaît qu'un velours de joue et une pointe d'oreille ornée de nacre comme un paysage. Et c'en est assez pour que nous pressentions la fleur des lèvres vermeilles, l'orgueil marmoréen du front, la sensuelle assurance des yeux.

C'est qu'une logique absolue, une mathématique parfaite, fait de chaque Beauté de la Femme, le contraire d'une autre beauté, tous les chants merveilleux de ce poème vivant se déduisant et s'enchaînant, en une har-

monie plus parfaite que celle même des œuvres du divin Homère. Ne diriez-vous pas que, distraite un instant de l'inquiétude de son chemin, elle écoute une chanson lointaine que l'écho, seul, redit encore peut-être. Car le bois paraît désert et c'est l'heure ensoleillée où les oiseaux cessent leur ramage ?

Cette chanson qui dit la gloire de la Femme dans la splendeur des choses, ne l'entendez-vous pas aussi ?

Te Deam laudamus ! en ta gloire éternelle,
O Beauté dont la gloire à traversé les cieux,
Brulant d'un sillon d'or, l'éther silencieux,
Comme les feux sacrés que la Nuit porte en elle.

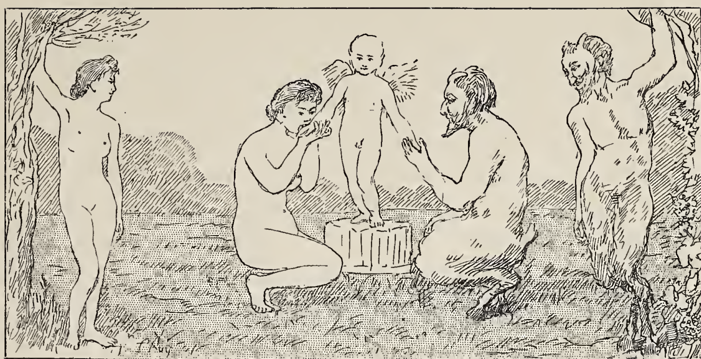
Te Deam laudamus ! Vers ton être vainqueur,
Comme un parfum tremblant d'encens et de cinname,
En adorations j'exhalerai mon âme
Et de lents hosannas monteront de mon cœur.

Te Deam laudamus ! Tout est cendre et fumée,
Hors l'éclat de ton front plein de rayonnements ;
Et, dans le cœur obscur des rapides moments,
Il n'est long souvenir que de t'avoir aimée !

Te Deam laudamus ! La majesté des lys,
L'orgueil des orients sur leur route pourprée,
La splendeur de la Mer par les couchants dorée
Inclinent devant toi, leurs honneurs abolis !

O Femme, ô Beauté dont l'univers n'est que le temple toujours plein d'adorations et de prières, toi qui portes en toi, le secret des enchantements de tout ce qui nous enchante, si bien que lorsque que tu auras quitté ce beau paysage qui se recueille autour de toi, la source n'aura plus de musique, les roseaux seront muets sous l'inutile caresse des souffles, les feuillages auront perdu leur fraîcheur et tout cela ne revivra plus que dans le souvenir que consacra, un instant toutes ces merveilles.





DAGNAUX

L'Ane.

Ah ! comme, devant ce joli tableau, ont chanté dans ma mémoire, ces vers exquis de mon maitre Théodore de Banville !

L'Ane, ami de Titania,
N'a qu'un seul défaut, tout physique;
C'est que de tout temps, il nia
Les délices de la musique.

Il mange les chardons qu'il voit,
Oh précieuse nature !
Méprise la boue et ne boit
Que dans une eau splendide et pure.

Douce monture de Jésus,
Il est tout joyeux le dimanche.
Ses chants sont un peu décousus,
Mais il porte au dos la croix blanche.

Il aime ce qui nous est cher
Et ne connaît pas de rapines;
Cependant nous trouons sa chair
Avec les durs bâtons d'épines.

Et, quand il est mort, tous les jours,
Pour nos concerts et pour nos luttes.
On fait de sa peau des tambours
Et de ses tibias des flûtes.

Il nous croît bons, rêveur charmant !
Nous flatte de sa longue queue,
Et nous regarde tendrement
De sa vague prunelle bleue....

Mais il a ses revanches, le doux Aliboron dont j'ai fait mon compagnon ordinaire, et nous en voyons un exemple dans l'occupation vraiment agréable de l'âne dont ici l'image voisine avec celles de deux charmantes demoiselles nues. Il sent bien que l'une d'elles, peu pitoyablement, tire la corde qui le lie pour l'amener jusqu'au bain qu'il déteste ; mais, de quelles jolies mains blanches, sa compagne caresse les naseaux veloutés et la nuque légèrement hérissée de l'heureux animal ! N'oublions pas que l'âne est une très poétique bête dont nous ne comprenons pas les chants, héroïques cependant d'allure, mais qui jouit à merveille de la beauté d'un paysage et d'une société agréable. Comme il tourne affectueusement les regards vers la belle créature au torse robuste et souple à la fois, à la chevelure noire piquée d'une marguerite blanche, et à qui le gazon tout émaillé de fleurs pareilles fait un si doux tapis ! Que cela vous soit une occasion de relire une des plus admirables fables de Rabelais et où cette arcadique bête nous est montrée dans les côtés tout à fait affectueux de sa nature.

N'importe, que je sais gré à l'auteur de cette jolie toile d'avoir un instant reposé mes yeux, des malheureuses bouriques surchargées et que des rustres accablent de

coups ! En cette idyllique et exquise composition, le doux animal me semble avoir repris la place honorée et, en tout cas, très douce que lui devrait un monde moins stupidement barbare que celui où nous vivons.













CRANE

Les Femmes Cygnes

La fable nous aurait-elle donc menti qui n'avait donné que deux rejetons aux légendaires amours de Jupiter et de Léda, Castor et Pollux, les deux héros ? De ce mystérieux hymenée, avec des roseaux pour rideaux, et au bord

tranquille de l'étang fatidique, toute une souche seraitelle sortie, que nous retrouvons aujourd'hui, dans cette fantaisiste composition, en ses ébats que contemplent les nénuphars immobiles aux grands yeux d'or ? Et serait-ce pour ce qu'elles sont innombrables les filles de l'Immortel oiseau et de la plus belle des femmes, que la blancheur du lys habile toujours la splendeur des formes féminines et que le cou des femmes et les inflexions harmonieuses des cols même des grands cygnes, hôtes des lacs profonds ?

Combien j'aime les tableaux qui me font ainsi chercher et rêver au lieu de m'inspirer une impression immédiate, une compréhension sans incertitude et sans commentaires, impitoyablement définitive ! Je crois qu'une des joies en art est dans cette faculté du rêve et du trouble qui nous vient des choses vues. On a dit que l'art était la Nature vue à travers un cerveau humain. Mais le tableau lui-même, n'est-ce pas à travers notre propre cerveau que nous le devons voir, et, comme l'artiste a déjà fait en le peignant, en y mettant un peu de nous même ?

Faisons donc chacun notre poème devant ce poème en couleur.

Moi j'imagine que ces femmes dont une encore a gardé

l'intégrité de ses formes étaient des façons de sirènes d'eau douce, non moins dangereuses que celles qui habitent les gouffres cœruléens et profonds de la Mer. En quelques embûches bien secrètes elles se tenaient, avec des chansons aux lèvres, des chansons qui avaient la musique mystérieuse des baisers. Alors les beaux cygnes qui dormaient entre les roseaux, leur tête et leur bec noir sous leurs ailes, réveillés et soudains ravis sont descendus, lourds encore du sommeil sur le rivage, écoutant et gonflant légèrement, de pleurs, leurs grandes ailes comme des voiles.

Mais les sirènes, les méchantes, dans ces mêmes roseaux protecteurs des sommeils innocents, avaient cueilli le bois de flèches acérées, et, quand les beaux cygnes, hébétés de plaisir à les entendre, magnétisés, pantelants, étaient déjà sans force et incapables de s'enfuir, très méchamment, comme jadis les nymphes de Diane à la poursuite des bêtes dans les forêts profondes, elles les avaient criblés de flèches et les grands cygnes, avec ce chant d'amour que leur inspire seulement l'approche de la Mort, un à un étaient tombés inertes sur le sable qui buvait les filets de sang échappés de leurs blessures.

Et quand plus rien ne frémissait de leur corps exsangue, ni leurs ailes à jamais immobiles, ni leurs pattes pour

toujours recoquevillées comme des feuilles mortes, elles étaient venues jusqu'à la rive meurtrière et, elles avaient volé aux beaux oiseaux morts leurs belles ailes et leur cou au duvet délicieux. C'est le vêtement de leurs victimes que vous les voyez enrouler autour de leur corps. C'est de cette rapine et nom de neige immaculée, qu'elles font la blancheur qui nous fera croire à leur éternelle innocence.

Et voici que maintenant qu'elles sont ainsi déguisées en purs et nobles oiseaux, elle s'en vont retourner parmi les hommes.

Mais sous ces ailes menteuses, elles ont emporté quelques-uns des traits dont les beaux cygnes célestes ont été traversés au bord de l'étang farouche. Et, de ces flèches, à leur tour, elles cribleront nos cœurs.

Mais comme les cygnes, nous mourrons délicieusement si nous les avons vraiment aimées, et, comme aux cygnes peut-être, ce supplice nous inspirera quelque chant suprême d'amour qui nous rendra immortels.



AUBLET

Au bord de la Mer

Qui donc a dit que la Femme était ingrate ? Je ne sais pas d'être plus fidèle, au monde, à ses origines. Qui donc lui a aussi reproché d'être perfide comme l'onde ? L'onde ne fut-elle pas la mère divine de la Beauté, au temps des

rites Olympiens qui donnaient, de toutes choses, de si poétiques raisons ? La vérité est que, par une tendresse vraisemblablement filiale, la Femme n'a jamais cessé d'aimer la Mer et volontiers, revient-elle, sur le rivage natal, baigner ses pieds blancs à la caresse d'argent des écumes, respirer l'air salin qui gonfle sa gorge comme de vagues soupirs d'amour, écouter cette plainte des flots qui vient et s'en va et revient, rythmique, solennelle, toujours chargée de mystérieuses mélancolies, tantôt scandée de gémissements, tantôt consolée de baisers.

Comme ses sœurs, celle-ci est venue sur la plage au tapis de sable fin et voici, qu'en une pose vraiment gracieuse, elle développe le vêtement, qu'elle avait apporté, autour de son corps souple et luisant où passent des frissons, elle regarde les longs plis se dérouler pareils, eux aussi, à des vagues blanches. C'est le spectre toujours triomphant de la Beauté nue qui nous apparaît, et des adorations montent de nos poitrines vers l'éternelle idole, vers la source de toute joie et de toute torture.

O Femme qui rêves au bord de la Mer, écoute, mêlée à la chanson des roulis, celle qui monte de nos âmes :

I

Avec le rythme lent des reflux sur la grève,
De leur lèvre d'argent baisant le sable amer,
La vague de tes yeux, vers l'invisible mer
De mes anciens désirs, emporte encor mon rêve.

Je les revois dressant, à leur cime sans trêve,
Flots de nacre, la fleur de pourpre de ta chair,
Et, dans leur bercement mélancolique et cher,
Mon souvenir grisé revit l'heure trop brève

Où, mort vivant couché dans leur sillon vainqueur,
J'écoutais palpiter, sous leur neige, ton cœur !
— Naufragé du bonheur, de mon esquif sans voiles,

Je regarde s'enfuir, par le vent emporté,
Le fantôme divin de ta chère beauté,
Sous le ciel où tes yeux allument deux étoiles !

II

Pour charmer le regret qui, sans fin, me dévore,
Je veux chanter aussi la gloire de tes flancs,
Rebondis et jumeaux, plus que la neige blancs,
Polis, fermes et ronds comme ceux d'une amphore.

Comme aux treilles le pampre amer qui les décore,
A leur noble contour, enlacés et sanglants,
S'obstinent mes désirs, et, de baisers plus lents,
La mortelle douceur monte à ma lèvre encore,

Rien qu'au ressouvenir des baisers abolis !
— O flancs jumeaux et plus que le marbre polis,
Vous êtes comme un temple assis dans ma mémoire,

Au-dessus de l'autel où lévite altéré,
Sacrilège un instant, j'ai bu le vin sacré
Dans le calice d'or couvert de blanche moire.









ROSSET-GRANGER

Etude de nu.

C'est plastiquement très bien, cette étude, et de plus, infiniment plus philosophique que l'artiste ne l'avait peut-être supposé. Car on y trouve cette preuve que le charme du nu, par lui-même, suffit à rendre intéressant ce qui le

serait fort peu, — c'est du nu féminin, seulement, que je parle ici ; — que le sujet le plus banal en évidence, s'ennoblit sous cette empreinte d'évocation païenne et d'impression sensuelle tout à la fois. Le plus beau Rembrandt du Louvre m'avait appris déjà celà.

C'est que rien de ce qui touche à la Femme, même de ce qu'elle aime le mieux à cacher, ne saurait être indifférent aux vrais fervents de la Beauté dont l'émotion chasse tout dégoût. C'est un spectacle moral, mais peu passionnant, au premier abord, que celui d'une jeune personne se lavant les pieds. Souvent les peintres se sont donnés la peine de nous faire illusion, sur le côté pratique du motif, en remplaçant le bassin que nous voyons ici, par quelque joli ruisseau où une nymphe venait enfouir ses jolis pieds frileux, sous prétexte d'idylle. Autour de sa nudité, comme autant de circonstances atténuantes, s'élevait un rideau de feuillage, se dressait un coin du ciel, montait un frisson de roseaux. Au fond, cela n'augmentait que dans des proportions insignifiantes, notre plaisir, et le temple si fleuri qu'il fût, n'était pas pour distraire nos yeux des charmes de l'Idole.

Sans nous demander donc ce qui nous donne une occasion toute moderne et familière de la voir, savourons

donc, en païens convaincus et impressionnables, ces charmes puissants et d'une intrinsèque valeur, en dehors de tout mode de présentation. Admirons l'harmonieuse courbe des épaules s'infléchissant comme un arc à peine tendu, la ligne dont la hanche est enfermée, le contour arrondi des bras nonchalants. La belle disposition des cheveux au-dessus de la nuque où courent des lumières ambrées.

La beauté des antiques Déesses n'était pas faite d'autres choses et cela a suffi à leur valoir l'immortelle admiration des peintres, des sculpteurs et des poètes. Il n'est rien au fond d'immuable que celle-ci dans l'éternel changement, dont les âges différencient les générations inquiétes.

A cette beauté j'ai dit et je dis encore devant cette image en qui elle revît :

La Nuit dans les cheveux, la Nuit dans les prunelles ;
Le Jour — blanc sur le front — sur la bouche vermeil ;
C'est cette ombre jumelle et ce double soleil
Que celles que je sers doivent porter en elles.

Et je leur veux aussi les grâces solennelles
Des déesses d'antan sortant de leur sommeil ;
Car mon esprit païen, au ciel même pareil,
Ne resplendit qu'au choc des beautés éternelles.

Il faut, à mes baisers des seins fermes et blancs ;
Mes bras ne s'ouvrent bien qu'à la rondeur des flancs
Dont la marbre vivant s'élargit en amphore.

Telle est la Femme, au corps par mon désir mordu,
En qui s'incarne l'heure de mon rêve éperdu
Et dont l'amour cruel sans trêve me dévore !

Peut-être ne vous attendiez-vous pas, Madame, en l'intimité solitaire de votre toilette, à ce qu'elle vous valut ce lyrique élan d'admiration. Mais il suffit que vous soyez femme et que vous soyez belle, plus encore, qu'étant femme et belle, vous soyez nue pour que la lyre tressaille toujours solennelle et attendrie, en quelque hymne religieux.





GUIGNET

Concert du printemps

C'est le Printemps! C'est le Matin! double jeunesse!

Dans ce décor charmant fait des clartés aurorales et des spendeurs d'Avril, en ce paysage à l'horizon ensoleillé que borde un rideau de verdure, sur ce tapis de

gazon d'où montent des fleurs sauvages et de grandes herbes folles, jeunesse et matin de la vie aussi, elles sont étendues dans l'abandon d'une nudité parfaitement chaste, puisqu'elle a visiblement cherché le mystère. Elles écoutent, nonchalantes et grisées de parfums agrestes, le chœur, visible pour nous seulement, qui met des têtes enfantines et roses parmi les pavots, qui, sur des instruments d'une adorable fantaisie, accompagnent l'éternelle chanson que dit à l'Aurore des cœurs l'Aurore de l'année.

Le doux Printemps a bu dans le creux de sa main,
La fraîcheur des baisers qu'au bois sema l'Aurore.
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore,
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain !
— Le doux Printemps a bu dans le creux de sa main.

Le Printemps a cueilli dans l'air des fils de soie,
Pour lier sa chaussure et courir par les bois ;
Vous aimerez demain pour la première fois,
Vous qui ne saviez pas cette immortelle joie.
— Le Printemps a cueilli dans l'air des fils de soie.

Le Printemps a semé des fleurs sur le chemin
Que la Beauté remplit de son rire sonore.
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore.
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain !
— Le Printemps a semé des fleurs sur le chemin.

Ah ! ces fleurs rapides, ces baisers du Matin, ces fils de

soie errant dans l'air en un virginal caprice, hâtez-vous d'en faire les chaînes qui retiendront, dans vos cœurs, l'amour captif, l'amour, unique source de toute joie. Hâtez-vous d'aimer, vous qui goûtez ainsi la douceur des choses sous l'idéal des renouveaux. Car le temps passe vite des tendresses où l'âme tout à la fois, s'épuise et se multiplie comme, sous les doigts d'un Dieu, un pain miraculeux.

Bientôt, vous chanterez avec le poète :

J'ai bien foulé de douces choses,
Sur le chemin des cœurs blessés.
— Trop vite j'ai cueilli les roses.
Trop vite, hélas ! et pas assez !

J'ai bien vu de doux fronts de femme,
De longs cheveux de fleurs tressés.
— Trop vite j'enivrais mon âme,
Trop vite, hélas ! et pas assez !

De regrets l'Amour est suivie
Qui lentement sont effacés.
— Trop vite s'écoule la vie,
Trop vite, hélas ! et pas assez !

Hâtez-vous d'aimer, vous qui êtes belles, pour notre bonheur et le vôtre. Voilà ce que vous chante le concert du Printemps, dans un rayonnement de soleil.







NORBETH

Les Bulles de savon

En une pose d'une fantaisie complète, en une décente nudité que rassure une solitude complète, mais dont nous lui savons gré toutefois, appuyée sur une main, de l'autre elle soutient un pipeau léger.

Mais ce n'est pas, pour en tirer comme les bergers de Théocrite, une harmonieuse chanson. Plus curieuse certainement qu'éprise de quelque rêve bercé par la musique, elle module une petite sphère qui se diapre et s'illumine à la lumière, transparente et fragile, qu'un souffle emportera dans l'espace et qui ne laissera rien après elle, ni un atome de cendre, ni un souffle de fumée.

C'est une allégorie facile que celle qui s'inspire de ce jeu et évoque, pour nous, le souvenir de toutes nos impressions rapides évanouies. Que de mondes légers, impalpables, fait seulement de nos espérances folles, nous avons ainsi dans l'espace, Dieux coupables d'un univers inutile ! Qui de nous n'a suivi, avec quelque superstitieuse angoisse, la fuite de ces bulles aériennes qui se teintaient à tous les caprices de la lumière et semblaient des vitraux repliés aux multicolores caprices ! Allaient-elles du côté où nous attendions l'adorée ? S'enfuiraient-elles par la fenêtre pour s'aller briser aux aubépines blanchies où se déchirent aussi les ailes imprudentes des papillons ? Ce n'est pas seulement d'ailleurs avec son souffle, comparable à l'haleine des roses, que la Femme enfle ces mappemondes frêles; un baiser lui suffit pour enfler ainsi l'aile crédule de nos rêves et nous jeter au vent tout entiers, quand nous en sommes prisonniers.

Mais voilà de bien austères rêveries devant cette gracieuse image et m'est avis que mieux vaudrait en goûter la grâce plastique que deviner sa secrète pensée. Tout est bulle de savon ici-bas, c'est-à-dire illusion, chimère, déception rapide, anéantissement de nos espérances, hormis ce que nous avons là, sous les yeux, la Beauté de la Femme dans l'épanouissemeut complet de sa beauté nue. Ah! vraiment que le peintre a bien mis en lumière cette vérité éternelle !

Tout est ombre, dans ce tableau, sauf cette vivante et lumineuse figure dont les solidités voluptueuses, les aimables réalités, la matérialité exquise contrastent avec ce joujou qui s'envole, après avoir revêtu, un instant, la couleur étincelante des gemmes! Comme on sent bien que rien n'est durable, de tout ce que nous avons là sous les yeux, que rien ne vaut qu'on s'y attache, que rien ne mérite un hommage, sinon la superbe idole dont les formes harmonieuses sont la seule chose qui ne trahisse pas ici-bas ceux qui l'aiment au-dessus de toute chose!

On a vraiment épilogué beaucoup trop sur la perfidie de la Femme.

Elle nous ment souvent, elle; oui! dans la perversité naturelle de son âme. Mais ce qui ne nous ment pas, en elle,

c'est la beauté de son corps, c'est l'ivresse que nous y puisons, c'est le monde qu'elle éveille, en nous, d'impressions et de désirs qui sont, après tout, la seule raison de la vie; épaules blanches dont la courbe est plus vraiment divine que celle suivie, aux cieux par les étoiles ; seins aux rondeurs savoureuses qui semblent deux collines de neige dont le matin rose doucement les sommets, torse puissant et souple et si bien fait pour l'enlacement éperdu des caresses ; hanches au rebondissement tentateur qui dépasse la grâce puissante des plus nobles amphores ; cuisses pareilles à deux fleuves de lait, qui donc vous oserait qualifier d'illusions et de mensonges?

Vous seules défiez les injures du Temps, grâces sans cesse renaissantes de la femme, dans la continuité auguste des races. Vous seules ne pouvez être comparées à ces bulles de savon que sont toutes les autres choses, rêves projets, espérances, ambitions déçues, où se consume si sottement toute une part de la vie qu'on devrait passer tout entière à aimer !



RONDEL

Fantaisie

Le regard mystérieux et perdu comme celui de la Joconde ; un sourire esquissé à peine et qui laisse aux lèvres comme le duvet du dernier baiser ; un ovale de visage très pur et une harmonie des traits évoquant, dans

un sentiment moderne, la vision de la Beauté antique; tout cela comme ombragé de deux grandes ailes sombres, de deux lourds pans de chevelure qui semblent avoir été séparés à grand peine. Une indéfinissable et très troublante expression. Est-ce bien la Fantaisie seulement ? Non. C'est plus que la Fantaisie et plus qu'une Femme : c'est la Femme dans l'inquiétant prestige de sa splendeur, consciente des charmes puissants dont elle dispose, Sirène éternelle, même quand elle est muette. Car un poème de volupté chante toujours, autour d'elle, et tout son être n'est qu'harmonie tentatrice.

Tu ressembles à celle qui passa, dans ma vie, comme une flamme qui dévore, et que j'ai vainement cherchée, une fois disparue. Car

Quand j'ai dit à l'Aube, sa sœur :
Rends moi l'immortelle douceur
Des chants de sa voix envolée,
L'aube muette s'est voilée.

Quand j'ai dit au Midi vermeil :
Rends moi ses yeux pleins de soleil
Où mon âme se sentait fondre,
Midi n'a rien su me répondre.

Quand j'ai dit au Soir : qu'as tu fait
De son beau front qui triomphait,

Comme un lys dans l'azur s'élance,
Le Soir a gardé le silence.

Quand j'ai dit à la Nuit : rends moi
Tout ce qui fut l'antique émoi,
Sa beauté rayonnante et nue .....
La Nuit ne s'est pas souvenue.

Et moi, maintenant, devant cette image je me souviens. Ce qui fut pour l'artiste, fantaisie du pinceau est, pour moi, blessure rouverte du cœur. C'est l'ancienne tendresse qui, soudain ranimée, chante encore :

Non ! C'est bien pour l'éternité,
Car le temps n'a rien emporté
De mon cœur ni de ta beauté.

Sitôt que tu m'es revenue,
De si loin je t'ai reconnue !

Mon cœur s'inonda de clarté
— Non c'est bien pour l'éternité
Que tes yeux mortels m'ont dompté !

De si loin je t'ai reconnue
Sitôt que tu m'es revenue,

Dans ta grâce et dans ta fierté,
J'ai mon amour ressucité.
Oui ! C'est bien pour l'éternité.







AUBLET

Dans les Roses Trémières

Sous la courbe harmonieuse d'un immense éventail, elle est assise, toute nue, comme il sied à une qui est vraiment belle et qui joint, à sa beauté, de sages principes d'économie ; elle est nue sur son divan de gazon aux brins menus dont le velours s'effarouche, à peine, par

places; mais d'admirables fleurs, un jardin tout entier qui semble s'épanouir dans l'air, lui est un vêtement sous lequel Diane eût pu cacher ses attraits à l'indiscret Actéon. C'est que les roses trémières sont pareilles à de végétales fusées qui montent vers l'azur, très minces d'abord, s'épanouissant ensuite en une grappe verticale de très larges étoiles. Ce sont des roses sans parfums, des roses au cœur transparent, et les gens de la campagne les nomment des primeroses, non pas qu'elles viennent les premières, mais pour ce qu'elles sont particulièrement orgueilleuses. En des tons merveilleusement variés, délicieusement tendres, elles foisonnent et enveloppent, de leur innombrable caresse, ce corps jeune et charmant qui connaît ainsi peut-être la douceur des premiers baisers. Elle n'est pas seulement couverte de ce somptueux et naturel manteau, mais elle est coiffée de ce large diadème et sous les pétales largement ouvertes, disparait la nuit de sa chevelure sombre, comme lorsque le Matin sème la nue de petites nuées ressemblant, elles aussi, à des feuilles de roses.

Et c'est un bruisement sans doute qui sort de toutes ces corolles l'une contre l'autre pressées, où des bourdons au corsage d'or sont peut-être enfermés, où des ailes de papillons surpris sont demeurées prisonnières.

C'est que le temps des roses trémières est celui des chansons qui célèbrent la Beauté des choses et celle de la Femme, sans laquelle la Beauté des choses ne serait rien.

Dans la tiède haleine des fleurs
Le Printemps passe par bouffées,
Brodant l'aile aux mille couleurs
Des libellules et des fées.

Son vol accroche aux rideaux verts
Des broussailles ébouriffées,
Dépouille errante des hivers,
De longs fils de soie en trophées.

L'air du soir sonne les abois
Des belles filles décoiffées.
— Dans nos cœurs, comme dans les bois,
Le Printemps passe par bouffées !

Et, aussi vers celle qui ainsi, très doucement nonchalante, goûte cette douceur du renouveau, sans rien sembler souhaiter d'avantage, nous rappelant qu'il ne faut perdre une heure du temps où l'on peut aimer. Ecoute donc, ô toi qui semble perdue dans ton rêve, la chanson éternelle de l'amant qui te dit :

J'aime tes yeux, j'aime ton front,
O ma rebelle, ô ma farouche.
J'aime tes yeux, j'aime ta bouche
Où mes baisers s'épuiseront.

J'aime ta voix, j'aime l'étrange
Grâce de tout ce que tu dis,
O ma rebelle, ô mon cher ange,
Mon enfer et mon Paradis.

J'aime tout ce qui te fait belle,
De tes pieds jusqu'à tes cheveux,
O toi vers qui montent mes vœux,
O ma farouche ! ô ma rebelle !





LUCAS

Le Matin

Avec des pâleurs de rose trémière,
La fleur du jour s'ouvre à l'horizon clair
Et monte, semant, aux voiles de l'air,
En ruisseaux d'argent, des pleurs de lumière,

C'est l'heure frileuse que traversent les dernières flèches d'argent de la nuit, avant que le rideau des cieux se dé-

chire sur la blessure sanglante du soleil ; l'heure où les verdures lointaines semblent, seulement, dans le jour naissant, une buée d'émeraude ; l'heure où s'égrènent, comme les gouttes d'eau dans un vase, avec un bruit cristallin, les premières notes de la chanson des oiseaux.

Comme un vol léger de papillons blancs
S'éparpille au ciel, un essaim de nues
Secouant encore, à leurs ailes nues,
Du cœur d'or du lys les duvets tremblants.

Et voici que, nue aussi, sous le manteau sombre de sa chevelure qu'un souffle léger disperse inégalement sur la blancheur de ses épaules, les yeux chastement baissés, une joue appuyée à ses deux mains nouées, celle qui figure si délicieusement, ce réveil encore inconscient des choses, passe dans l'herbe mouillée, toute diamantée par la rosée.

Derrière cette image toute de grâce et ce décor de verdure tendre, écoutez chanter l'hymne des choses.

O terre, habitacle éternel
Des choses, qu'à la Mort fidèle,
Le temps disperse d'un coup d'aile !
O terre, habitacle éternel
Des âmes qu'aveugle en sa tâche,
L'Amour consume sans relâche,
Voici le matin solennel !

Revêts d'un manteau de soleil,
Ton épaule, tremblante encore
Des premiers frissons de l'Aurore;
Revêts, d'un manteau de soleil
Ton épaule tremblante et nue,
Et, dans l'extase de la nue,
Monte au devant du Jour vermeil!









Mme LEE ROBBINS

Le Miroir

A travers les rideaux aux transparences neigeuses, la fenêtre tamise un jour très doux, un peu pâle, et le jour descend dans la chambre coquette avec des discrétions faisant le plus grand honneur à sa tenue. A peine,

d'un reflet velouté, ourle-t-il la blancheur rose de ces chairs nues qu'un caprice de toilette, très naturel à une jolie femme, lui livrait tout entier. La senteur sans doute de la chambre fait courir sur ces belles chairs vivantes comme un parfum de violettes qui deviendrait visible, des reflets d'une tonalité exquise comme celle de l'hyacinthe, et le visage très moderne sourit, encadré d'une chevelure sombre, légèrement moutonnante. Un miroir est debout sur un meuble voisin, entre des flacons et une boîte de poudre de riz, juste assez grand pour donner une image presque complète, et il semble que l'inspection, ainsi passée par une curieuse fantaisie, réalise tout ce que pouvait souhaiter celle qui la passe. Assurément elle se trouve charmante et je suis complètement de son avis. Le regard s'anime, les lèvres s'entrouvrent comme une fleur, la main se presse sur la hanche et tout cela est d'une coquetterie très hautaine et très raffinée tout ensemble.

Mais êtes-vous vraiment bien sûre d'être seule, Madame, en cette confidentielle occupation ?

Tant mieux si la fenêtre dont les rideaux mettent derrière vous, un frémissement de blancheur, donne sur des jardins aux arbres élevés dont vous avez, au printemps, la caresse. Les merles sont des oiseaux curieux, mais vous

n'avez rien à craindre de leur chanson, toujours la même, et le rossignol qui ne vole jamais très haut est un animal exemplaire, uniquement fidèle à son nid. Je me méfierais d'avantage du vent qui est un bavard et qui pourrait bien soulever imperceptiblement la mousseline dont vous êtes protégée. Il ne faut pas beaucoup de place à un regard d'amoureux. J'ai vu de délicieux spectacles à travers le trou d'une serrure. Plus d'une m'est apparue ainsi, en un temps où les convenances ne me préoccupaient pas assez, et je n'ai pas encore le courage aujourd'hui de déplorer ce manque complet de bienséance.

Il est vrai que je n'ai guère profité de ces somptueux repas de l'œil qu'à la façon du malheureux Tantale. Il n'est pas permis à tout le monde, en ce temps de préjugés, de faire immédiatement partir en guerre le mari ou l'amant d'une personne dont la beauté nue vous est particulièrement sympathique, comme le fit l'excellent roi David avec l'époux de Betsabée, ce qui ne me paraît pas justifier sa réputation de sainteté et l'amitié dont l'honora le Seigneur, pas plus que la fâcheuse habitude qu'il prit, dans sa vieillesse, de se réchauffer la nuit aux dépens de pauvres pucelles qui ne devaient pas se divertir infiniment sous ses draps. Décidément ce roi harpiste fut un homme surfait.

Je reviens aux indiscrétions de ma jeunesse et à leur parfaite innocence, n'ayant que le regret d'avoir perdu leur excuse en gagnant des années, marché de dupe que j'ai fait très certainement.

J'ai donc une reconnaissance infinie à l'artiste qui me donne la joie d'un spectacle pareil, sans me donner l'occasion de témoigner d'une éducation détestable. Oncques, j'en conviens, n'eusse-je une vision plus charmante que celle-ci, d'une dame à sa toilette en se croyant seule. C'est comme un monde de souvenirs troublants qu'évoque en moi, cette délicate image. Avec le jour très doux que les rideaux tamisent, mes carresses effleureraient, volontiers, cette moire vivante des bras et des épaules, et même les lignes exquises de ce ventre dont l'ombre est comme traversée par une vapeur très pâle d'améthiste.

Mais hélas ! qui raille ma fantaisie attardée d'un sifflet moqueur ?

Vos lèvres souriantes peut-être, Madame, mais j'aimerais mieux croire que c'est le merle qui, dans les hautes branches, sautille derrière votre croisée en cravate jaune et en habit noir.



ROLL

Joies de la Vie

Oh ! la belle et noble page de foi dans la joie, dans la jeunesse et dans l'amour ! Quelle résurrection exquise et puissante à la fois de toutes les joies rêvées, de toutes les ivresses entrevues, de tous les bonheurs cherchés en rêve !

Quelle magnifique et reposante revanche a pris le grand artiste des aridités de la peinture officielle que son talent avait abordées, avec tant de bonheur cependant. Mais ici nous voyons revenir à nous le grand peintre de Silène, l'auteur des plus savoureux morceaux de nu que nous ait donnés la jeune école. Et c'est une reconnaissance, pour nous, que cette enchanteresse vision rendue à nos yeux.

Tout ce qui fait aimer la vie est réuni dans cette admirable composition, la beauté de la nature, la douceur des après-midi ensoleillées, l'enivrement de la musique, le mystérieux pouvoir des parfums qui semblent y ouvrir, un instant, dans la caresse de l'air, leurs invisibles ailes qui portent aux papillons tremblants les aveux embaumés des roses. Je ne sais rien de plus lyrique au monde que cette virile envolée vers toutes les gaîtés païennes et vers la sincérité des nus triomphants. C'est un *credo* d'amour qui semble avoir servi d'épigraphe à ce beau livre, un *credo* d'amour que je vais tenter de composer pour en dire, au moins, le commentaire qu'il a mis dans mon esprit :

Je crois aux choses éternelles
De la lumière et de l'amour ;
Car la beauté, comme le jour,
Allume un feu dans les prunelles,
Car les femmes portent en elles,
L'ombre et la clarté tour à tour.
— Je crois aux choses éternelles
De la lumière et de l'amour!

Je crois que tout vit, sur la terre,
Par le soleil et le baiser !
Car tous les deux savent briser
L'effroi de la Nuit solitaire.
Car, la douleur, divin mystère !
Tous les deux savent l'apaiser
— Je crois que tout vit, sur la terre,
Par le soleil et le baiser!

Je crois que tout meurt et se presse
Vers l'ombre du dernier soleil,
Hors l'éclat de l'astre vermeil
Et le pouvoir de la caresse,
Hors ce que nous versent d'ivresse
Où le sourire ou le soleil.
— Je crois que tout meurt et se presse
Vers l'ombre du dernier sommeil !

Hâtez-vous donc d'aimer, de respirer les roses, d'écouter

les chansons d'amour, de croire aux tendresses éternelles, belles femmes étendues dans la fraîcheur des gazons, parmi les fleurs qui vous enveloppent de naturelles guirlandes, au bord des eaux qui murmurent d'harmonieuses plaintes à votre oreille, dans ce grand épanouissement des choses à la vie et à la clarté, parmi les splendeurs de ce temple de verdure dont vous demeurez les idoles à jamais adorées. Car tout cet enchantement ne serait rien sans vous, et vous êtes la grâce vivante de toutes ces voluptés inanimées.

Au milieu de vous, trois musiciens s'évertuent sur les cordes sonores. Ils sont vêtus de noir et à la moderne. J'imagine que leur chanson sans paroles vous dit cependant, au fond, les mêmes choses que moi. Les représentants de la vie contemporaine ne sauraient être exempts de quelque tristesse, en regardant autour d'eux. Vous êtes l'Olympe où sont venus les exilés de la terre, tout à fait honteux d'être mélancoliques et vêtus. En conseillers sages ils vous conseillent de ne pas perdre un seul instant de





ce beau rêve qu'un souffle peut effaroucher, comme le velours de l'aile d'un papillon.

Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien !

Soupire leur archet, inspiré par l'âme même du divin Lafontaine.

O temps heureux que celui qu'évoque ce tableau triomphant !

Le soleil dans l'éther, la nymphe au fond du bois,
Des cœurs énamourés le tranquille délire,
Tout vivait sous les lois du thyrse et de la lyre
Dans les siècles païens qu'évoque encor ma voix.
Temps d'amour et de fête où j'ai rêvé de vivre,
Sentant le vert laurier trembler dans mes cheveux...

Temps évanoui à jamais jusqu'à ce que le ressucite le caprice d'un grand artiste grisé de l'Idéal vivant qui demeure la source unique de l'immortelle beauté.

Les forces de la vie? Elles sont là toutes! N'entendez-vous pas, dans l'air, la chanson des buveurs qui apportent des coupes pleines aux lèvres des amoureux pour y raffraî-

chir la ferveur divine des baisers. Ecoutez ! Ecoutez encore :

Le Vigneron met dans la tonne,
Mêlés aux flots de sang vermeil
Toutes les chansons de l'Automne
Et tous les adieux du soleil !

Fêtons la bouteille fidèle !
C'est la pourpre d'un horizon
Qu'on entrevoit au travers d'elle,
Et c'est, avec un frisson d'aile,
Que le vin sort de sa prison.

Dans le cristal vibrant du verre,
Ecoute rire à belles dents
La Vendangeuse peu sévère
Qui gravit le joyeux Calvaire
Où saignent les pampres ardents.

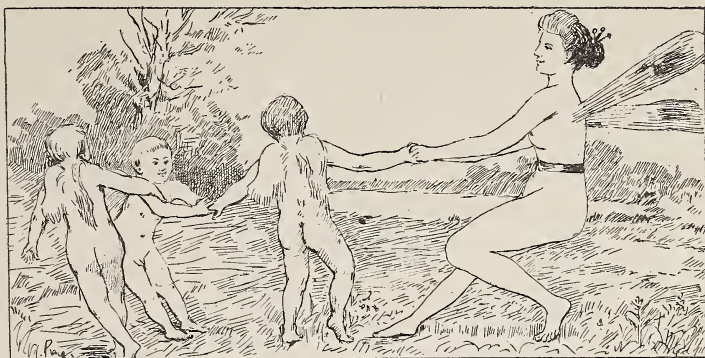
Dans le gai reflet de la coupe
Regarde passer, en chantant,
Les Vignerons, joyeuse troupe,
Et le soleil dorer la croupe
De la Colline qui s'étend.

Le Vigneron met dans la tonne,
Mêlés aux flots du sang vermeil
Toutes les chansons de l'Automne
Et tous les adieux du soleil.

Mais c'est encore dans l'amour qu'est l'immortelle joie de vivre. Vous êtes les sages, dans l'immortelle folie, amoureux fervents qui ne comptez l'heure qu'avec des baisers, qui laissez couler le temps entre vos doigts; comme une onde inutile, pourvu que vos lèvres s'unissent à des lèvres aimées !

Croyez, en le bon Lafontaine dans l'immortelle chanson de *Psyché*.

Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien !



CARRIÈR-BELLEUSE

Au Réveil

Un rêve de blancheur, une vision de cygne, ce que Théophile Gautier appelait une symphonie en blanc majeur. Les tentures ne s'ombrent que comme le duvet des cygnes, le lit est fait de neiges tièdes encore, mais

celle qui se regarde avec une complaisance toute naturelle, dans ce décor chaste et voluptueux tout ensemble, dépasse, en candeur vivante, tout ce qui l'entoure.

Si vous ne rêvez pas une blancheur plus blanche
Que la neige vivante au cœur tremblant du lys,
Ou le flot d'argent clair, qu'au fond des cieux pâlis,
Le Matin roule avec des frissons d'avalanche.

Si vous ne rêvez pas un charme plus charmant
Que l'Aube s'éveillant dans la chanson des choses,
Ou le rire pourpré qu'a la bouche des roses
Le Printemps fait monter comme un enchantement.

Si vous ne rêvez pas une beauté plus belle
Que les cieux constellés dans la gloire des nuits,
Ou la mer triomphante aux tragiques ennuis,
Ne connaissez jamais celle qui m'est rebelle.

Car elle est seule, en sa chambre bien close, dans l'égoïste contemplation d'elle-même, loin des désirs de l'amant qui se consume sans doute; car il n'est de femme belle qui ne soit aimée. L'admirable créature qui nous montre, en rêve seulement, — mais en un rêve d'artiste — les lignes harmonieuses de son corps jeune et savoureux, le joli mouvement de son bras venant mourir dans l'oreiller, la mutinerie charmante de son visage, l'odorante coiffure qui pose une nuit sur son beau front et ce joli enlacement des

jambes qui recoqueville un des pieds comme la nacre rose d'un coquillage.

Toute à la délicieuse moue qu'elle se fait, par pure modestie, elle n'écoute pas la chanson lointaine que soupire, sans doute, pour elle, celui qui la croit endormie encore, et voudrait que sa voix, la première, salua son réveil. Je vais vous la dire, Mademoiselle, cette chanson que vous dédaignez, et qui pourtant est encore l'hommage le plus vivant qui monte vers votre beauté. Vous me pardonnerez de vous y tutoyer, comme c'est l'usage des poètes.

Je ne sais pas de lys si rare,
Mouillé, des larmes du matin
Qui vaille, par l'éclat du teint,
Ton corps aux pâleurs de carare.

Je ne sais pas de lys si cher
Grisant le vol de la cigale,
Dont le parfum céleste égale
La chaude senteur de ta chair.

Donc aucune fleur n'étant digne
D'être mise à tes pieds parfaits,
De ces vers, à genoux je fais
Un trône à leur blancheur de cygne.




Edouard Sain 1894



E. SAIN

L'Étoile du Matin.

Comme une vierge au teint vermeil,
Dans le jardin des cieux venue,
L'Aube ayant vaincu le sommeil,
Cueille les fruits d'or de la nue.

Dans l'azur, immense verger
Des constellations fécondes,
Elle passe d'un pas léger,
Laissant flotter ses tresses blondes ;

Et les étoiles, tour à tour,
Aux plis de ses robes jetées,
Tombent, fruits célestes d'amour
Dont les âmes étaient tentées.

Déjà le dernier astre à lui,
Sa main partout s'étant posée;
Un peu de mon sang, avec lui,
Reste aux doigts de l'Aube rosée :

Le dernière goutte de sang
Que me laissaient les maux sans trêves,
Une main l'a prise, en passant,
Au verger profond de mes rêves.

O dernière étoile matinale, dernière goutte du sang lumineux dont la nue était comme éclaboussée, cependant que la terre était toute enveloppée des splendeurs profondes de la Nuit, comme tu m'apparais charmante dans cette image de Femme nue, au bras si exquissement replié sous la nuque d'où ruisselle une chevelure d'ombre, pareille aux eaux d'un Styx roulant plus d'oublis encore que le Léthée ! Les yeux à demi-clos, dans une pose penchante et abandonnée, tu respires amoureusement les lilas que l'Aube t'apporte, dans sa robe d'un violet tendre qui traverse de plis légers, l'horizon devant les feux pourprés et lointains encore du Soleil ! Tu n'es pas la *Stella Matu-*

tina, des Virginales litanies, celle qu'invoquent les petites communiantes en la blancheur de leurs robes, cependant qu'entre leurs doigts rosés s'égrène le chapelet. Tu es une *Stella Matutina* plutôt païenne, celle qui verse des pleurs d'amour dans la coupe de l'Aurore, celle que les poètes saluent avec mélancolie parce qu'elle emporte, avec elle, le secret des nocturnes caresses et des mystérieux baisers. Ah ! quelquefois, j'en conviens, je t'ai maudit, astre charmant dont le départ emportait toutes mes ivresses, toi dont la présence dans les voiles d'azur du firmament, me comptait les derniers instants d'enchantement !

Aujourd'hui je t'en demande pardon et je te chanterai sans rancune, Étoile du Matin. Je dirai la grâce dont le caprice d'un peintre bien inspiré t'a enveloppée, l'exquise blancheur de ton corps qui semble fait pour d'immortelles caresses, le sourire troublant qui erre sur tes jolies lèvres latines, la nonchalance délicieuse de ton mouvement et le noble dessin de ta main dont tu soutiens le bouquet qui semble te griser de son arôme. Oui, je chanterai tout cela, sans me rappeler que tu sonnas si souvent pour moi, la Diane des réalités, m'arrachant aux douceurs toujours trop rapides de l'Amour et du Rêve.



A. BERTON

Le Lever

Une rose frileuse au cœur noyé de pluie
Sur un rameau tremblant vient de s'épanouir,
Et je me suis repris de la douce folie
De faire des chansons et de me souvenir.

Les amours trépassés qui dormaient dans mon âme,
Doux Lazare sur qui j'ai tant versé de pleurs,
Soulèvent, en riant, leur suaire de fleurs
Et demandent le nom de ma nouvelle dame.

Madame, ou mon amour, mets ta robe et fuyons
Sous les bois remplis d'ombre et de mélancolie,
Chercher le doux remède à la douce folie,
Le soleil m'a blessé de ses premiers rayons !

Car nous sommes certainement au Printemps, Madame, qui, avec une lenteur caressante, promenez, le long de vos seins et sur vos flancs nus le linge qu'allourdit la fraîcheur de l'eau, et dont les ablutions matinales se font avec une si parfaite sérénité. Ce n'est pas en hiver que vous auriez si parfaitement et sans regret apparent, dépouillé tout vêtement pour vous débarbouiller mieux à l'aise. La bise qui se glisse entre les rideaux les mieux fermés et y met une insensible palpitation, eut fouetté votre activité et votre belle peau blanche se serait rosée légèrement à la coupure du givre qui ne se pose pas seulement aux carreaux. Et c'eût été un vrai regret pour nous à qui votre abandon sybaritique révèle de sérieuses splendeurs, évoque en nous l'image des belles déesses d'antan qui passaient dans l'orgeuil de leurs formes dévoilées. Comme votre poitrine lumineuse des clartés vivantes du Jour fait monter de beaux reflets d'argent jusqu'à votre front sous sa coiffure sombre de cheveux noirs !

Oui, nous sommes au Printemps, comme au Matin,

vous qui êtes à la fois Matin et Printemps étant l'éternelle Jeunesse !

Hâtez-vous cependant un peu si vous voulez que nous allions courir ensemble par les gazons mouillés où s'épanouissent les floraisons sauvages au parfum si pénétrant et si doux !

Sinon, j'irai seul rêver à vous, et ma voix seulement vous chantera ma tendresse.

L'œil inquiet des violettes
Suit le regard bleu de vos yeux,
Et les lys, aux manteaux soyeux,
Sont très jaloux de vos toilettes.

Devant vos rires éclatants
Fuiront les fauvettes moroses.
Vos lèvres sont l'oubli des roses
Vous faites grand tort au Printemps.

Puisque vous m'oubliez dans l'ombre,
Doux astre aux fuyantes chaleurs,
Parmi les oiseaux et les fleurs,
J'irai pleurer dans le bois sombre.

Et peut-être, regretterez-vous, vous même, de n'avoir rien entendu du concert divin des choses, attardée à votre toilette, par ce beau matin d'Avril bien ensoleillé et tout vibrant d'amour !







CHABAS

Le Poète évoquant les Formes

C'EST le matin. C'est l'Aube dans la Nature, tout ensemble et dans l'âme du Poète.

Le bleu du ciel pâlit : comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement, autour d'elle, s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

Et, dans l'âme du poète aussi se lèvent les formes, lesquelles n'étaient tout à l'heure que les immatérielles visions de son rêve. Des gazons qu'envahit un frisson de lumière blanche, il voit monter des spectres charmants, s'épanouir de vivantes fleurs ayant à leurs corolles un parfum de baiser. Toutes celles par qui il a souffert déjà : toutes celles par qui il doit souffrir encore sont là, dénouant au vent leurs belles chevelures, étirant la blancheur tiède de leurs bras en des poses de réveil, comme si l'âme des étoiles, après avoir fui le ciel s'était enfermée en elles. Et en même temps.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
Le retentissement de son flux éternel,
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

A cette musique des choses, l'âme du poète mêle d'intérieures musiques où s'exhalent ses détresses et ses espérances. Toute sa vie chante en lui devant ces images qui

sont tout son amour, devant ces charmeresses dont les Muses inspiratrices, aux belles ailes blanches, lui montrent les corps frémissants dans le matin aux reflets roses.

Cependant l'Aube grandit.

Et, pareil aux roseaux qu'atteint le flux montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse flottant.

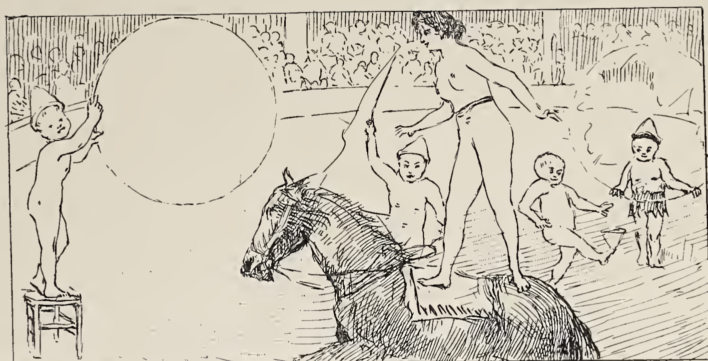
Mais qu'importe au poète la foule dont le bruisement s'éveille derrière ce rideau de feuillage qui enferme, comme dans un sanctuaire, sa rêverie divine ! Il est tout aux visiteuses sacrées qui le saluent de loin, avec leurs beaux bras en l'air et qui, comme des papillons, palpitent dans le premier rayon du soleil.

Cependant qu'aux frissons des brises échappés,
La terre s'allanguit aux tiédeurs du soleil,
De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épée,
Creusent, à l'Orient leur sillage vermeil.

Alors l'oiseau divin, le cygne, l'Aube blanche,
Sentant, dans l'air en feu, son âme se sécher,
Pareil au vieux phénix, sur les flammes se penche,
Et meurt dans le soleil, comme dans un bûcher !

Mais Dieu merci, grâce à la lyre immortelle, la vision du Poète survît à cet évanouissement des formes que l'Aube avait évoquées, mêlant les caprices divins du rêve à la splendeur vivante des réalités.





DE GIRONDE

Le Cygne.

Derrière les saules elle a fui, croyant avoir ainsi dépisté ma poursuite. Et la voici maintenant, au bord tranquille des eaux que cachait ce rideau mouvant qu'elle a déchiré, un instant, de la blancheur de ses épaules ;

oublieuse du péril que sa pudeur avait courue, n'ayant plus au cœur la rancune de Diane contre Actéon, assise au coin d'une roche, les pieds dans le gazon de la rive, d'où monte, lent et sans parfum, le velours des iris, à l'ombre d'un arbre en éventail dont sa belle chevelure noire est caressée, les grands roseaux se dressant autour d'elle comme des flèches et les nénuphars ouvrant leurs yeux d'or pour mieux la contempler.

C'est que l'oiseau divin dont jadis Léda fût tentée — vous voyez bien que la fable est éternelle, — est accouru des profondeurs cœruléennes de l'étang, les ailes ouvertes et frissonnantes comme des voiles, le cou doucement sinueux comme pour d'étranges caresses, tendant son bec plat, à l'ourlet d'or clair, vers le pied charmant qui ne se retire pas.

Mais j'ai pu traverser aussi le voile d'argent de la saulaye et je chante :

Sous les saules d'argent pourquoi fuir mon approche,
Galatéa, farouche aux amoureux larcins ?
A quoi bon ! car j'ai vu dans ta course, tes seins,
Haleter sur ton cœur comme un flot sur la roche.

J'ai vu ta jambe nue et ta robe, en flottant,
S'ouvrir comme une fleur aux rondeurs de tes hanches,
Et, du sommet neigeux que font tes cuisses blanches,
Un frisson d'or courir sur ton ventre éclatant.

J'ai vu, dans un frisson, resplendir tes épaules
Et palpiter ta gorge au vent de la forêt,
Donc, puisqu'il n'est, en toi, rien qui me soit secret,
Pourquoi Galatéa, me fuis-tu sous les saules ?

Est-ce donc le rêve fait jadis par une autre mortelle qui t'a emportée loin de nos mortels désirs ? Les Femmes ont toujours aimé les Dieux et c'est en elles que vit la source obscure des éternelles idolatries. Mais, ô Galatée, ce cygne n'est pas celui qui féconda la mère auguste de Castor et de Pollux. Dans les tranquilles jardins, sur le flot très calme, il promène une âme sans désirs et sans mélancolie. Ne voudrais-tu pas que le taureau aussi qui tenta la tendresse de Pasiphaé t'apparut tout à coup, dans les profondeurs du paysage, nageant comme celui qui enleva Europe, dans l'admirable poème de Moschus ?

Il te faut résigner, ô Femme, dans ce monde déchu des olympiens caprices, à l'amour dont nous pouvons t'aimer, nous en qui ne respire plus la souche auguste des Dieux. Mais ne crois pas que notre hommage soit, pour cela, indigne de ta beauté. Nous aussi, nous abandonnons, pour toi, une façon d'immortalité. Tout ce que nous jetons à tes pieds, de nous-mêmes, est justement le meilleur de nous, ce qui aurait été sans toi, la gloire des

poètes et le courage des héros. Tu es l'impitoyable charmeresse qui nous détourne des nobles soucis de l'infini et de l'au-delà qui assureraient peut-être une durée posthume à nos destins. Tu ne sais pas ce que chacun de tes baisers vole au poème prêt à chanter sur nos lèvres, ce qu'il coule de notre sang sous les moindres chants des tiennes. Oui, nous te donnons, ô Femme, dans nos fragiles tendresses, plus que ne te donneraient les Dieux.

Laisse donc, ô Galatée, le cygne à son tranquille miroir où se double les courbes harmonieuses de ses ailes, et viens aimer sous les grands saules qui balanceront, sur nos épaules, de vivantes larmes d'argent.









A. BINET

Ondine

Au doux balancement de l'eau qui s'étend, au loin, sous un moutonnement d'écume qui la revêt comme d'une blanche toison, sous le ciel qui ne se mire, que par place, dans cette étendue tour à tour opaque et limpide, elle

s'est longtemps abandonnée, dans la nudité charmante de son beau corps, suivant le caprice des remous, allanguie délicieusement par cette course sinueuse jusqu'à la place où, le lit du fleuve s'abaissant tout à coup, elle a roulé parmi les fleurs sauvages de la rive, grands iris au velours violet, anthémis aux larges collerettes ouvrant leur calice parmi les roseaux.

Et, c'est comme une ivresse très douce de cette chûte qu'elle semble éprouver, tendant les bras à ces fleurs, comme pour les éteindre au passage, laissant flotter sa chevelure parmi cette écume, cambrant ses reins puissants en une très voluptueuse pose. Ah ! qu'Actéon, eût été plus sage de demeurer là que de poursuivre Diane sous les ombrages farouches ! Je ne m'imagine pas que cette jeune personne, aux formes infiniment moins virginales, l'eût aussi cruellement puni !

O Femme qui demeures fidèle à l'onde, comme au berceau sacré de Vénus, marine Beauté qu'un caprice éternel attache au rivage, autrefois je t'ai chantée, disant :

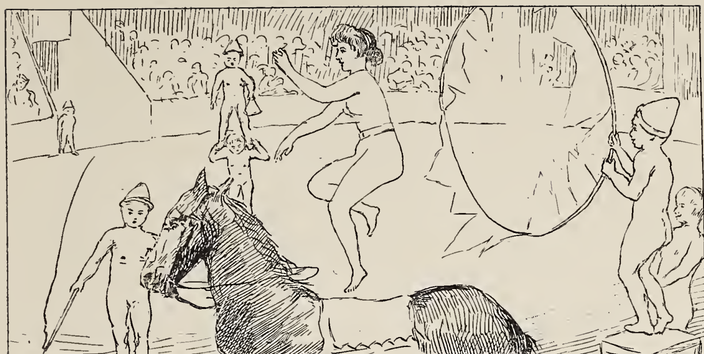
Que ne suis-je caché sous quelque roc obscur,
Par un matin vermeil, alors que les flots calmes
Couchent, devant tes pas, comme un tapis d'azur,
Leur écume fleurie en nonchalantes palmes.

Sur le fond d'or d'un ciel plein d'adoration,
Dans les brumes d'encens qui montent de la terre,
Comme aux mystiques jours du beau lys de Sion,
Je verrais triompher ta beauté solitaire !

Les nuages légers, au bord du firmament,
Voleraient à tes pieds avec des blancheurs d'ailes,
Et les vagues auraient le doux gémissement
De l'orgue qui se mêle à la voix des fidèles.

Le monde n'étant plus qu'un temple à ta Beauté,
Perdu dans ces parfums et dans cette harmonie,
Le front contre la pierre, à deux genoux jeté,
J'abimerais mon cœur dans l'extase infinie !

O Femme qui nous fuis pour la caresse des vagues, plus subtile sans doute que la nôtre, image fugitive et charmante qu'un caprice éternel emporte et balance sur les flots !



AUBLET

Avant le Bain

Au bord de l'eau très limpide où courent de larges lumières d'argent, où les nénuphars ouvrent leurs grands yeux d'or aux paupières de neige, où les roseaux balancent à leur cime, une gaîne de velours, jusqu'au bout

d'un promontoire de verdure dont une jonchée de feuilles hâtives fait un tapis, sous l'ombre d'un platane aux larges feuilles doublées de moire blanche, elle est venue à l'heure matinale où la Nature revêt ses premiers enchantements, et voici que, droite dans la majesté gracieuse d'un corps très jeune et très souple, les cheveux dénoués sur ses épaules et que maintient un bras ramené derrière la nuque, elle écarte, de l'autre, les branches qui la voudraient effleurer de leur cinglante caresse. Et c'est merveille que l'harmonie de ses formes impeccables en pleine lumière découpant sur l'écorce sombre, la belle inflexion du torse, et la triomphante saillie des hanches et la naissance des cuisses en leur beau développement de fleuve.

Une chanson matinale, dans le goût de Théophile de Viau, le vieux poète, chante en moi devant cette gracieuse image. O Femme, écoute-la. C'est, comme toujours, une plainte d'amour.

Cependant que l'archer vermeil,
Sur les bruyères réchauffées,
Disperse l'or de ses trophées,
Vainqueur du Temps et du sommeil.

Laissant les plaines embrasées
S'emplir de lumière et de chants,
A l'âme des coteaux penchants,
Viens boire le frais des rosées.

Je sais un jardin si profond,
Qu'aux fleurs même sur nous penchées,
Les peines resteront cachées,
Que ton rire et tes yeux me font.

J'oublierai le mal que j'endure
Aux divines clartés du jour,
Et jetterai, sur mon amour,
Un linceul riant de verdure.

Et je chanterai le Destin,
Cependant que ton pied superbe
Foulera mon cœur parmi l'herbe
Que mouillent les pleurs du matin.

Et les miens, Madame. Car ce m'est une mélancolie tout à fait terrible que celle de penser que je ne connaîtrai tant de charmes qu'en rêve.

Ce sera donc une pitié à vous, un pitié cruelle d'ailleurs comme celles des femmes le sont toutes, de ne pas retarder d'avantage le moment du bain que vous méditez, en cette suggestive et pudique pose. Hâtez-vous, pour mon repos, d'engloutir, dans son linceul de fraîcheur, ces formes de Déesse. Rentre dans l'onde, ô Vénus, et ne sois plus à la surface promenante de l'eau, que le frisson d'or d'une chevelure, une transparence de nacre vivante, la fuite d'une sirène dans le gouffre cœruléen. Il est temps

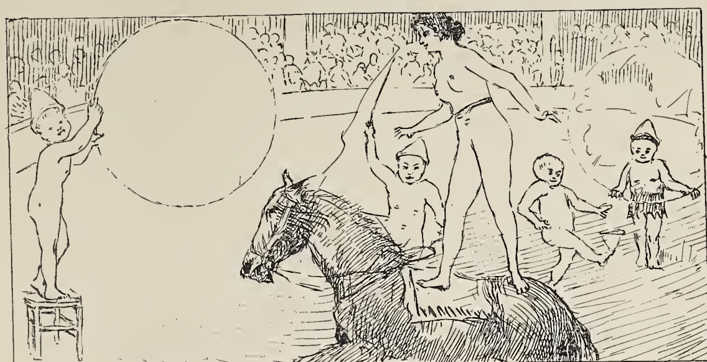
que tu rentres dans ton éternel Berceau, ô Beauté ! L'Humanité n'a plus, pour toi, de sang et de larmes.

Mais que deviendraient, sans toi, l'Humanité et le rêve des Poètes et cet immortel besoin d'aimer qui lentement consume nos cœurs ?









SALA

La Toilette

Pour qui, Madame, tordez-vous ainsi, au-dessus de votre tête, les lourds cheveux qui s'y amoncèlent comme une nuit ? Pour qui rafraîchissez-vous aux baisers, vivifiants de la lumière, votre beau corps allangui, sans doute,

un instant auparavant, dans la douceur du sommeil? Que m'importe, puisque ne voyant pas votre visage, je ne sais si vous êtes quelqu'une que j'aie aimé par aventure, et qui m'ait juré une éternelle tendresse. Je serais cependant glorieux de vous compter parmi celles qui m'ont ainsi menti. Car je ne crois pas qu'aucun trésor soit comparable à celui dont vous me permettez seulement l'ironique vue, celui de vos épaules doucement montueuses, de vos reins divinement souples, de vos hanches en leur postérieur et pudique épanouissement. Oncque n'ai-je désiré, dans ma vie, autre fortune que celle-là. Fortune fragile, cependant, comme toutes les autres, et dont je ne suis plus riche aujourd'hui!

Que nous ayions été amants ou non, en des temps qu'à coup sûr, je regrette, je n'en dirai pas moins, une hymne à votre beauté ; souvenir ou simple hommage, suivant le cas, mais toujours également sincère.

Femme, je veux mouler deux coupes sur ton sein,
Pour enivrer mes yeux de leur beauté jumelle,
Et, comme un nourisson qui pend à la mamelle,
Y boire lentement le doux sang de raisin.

Sur ta croupe je veux mouler un grand bassin
Où l'art du ciseleur savamment entremêle
Des femmes et des fleurs — un étrange dessin —
Tout un poème, ainsi qu'un chant de Philomèle.

Sur ton col où ta main laisse cheoir tes cheveux,
J'imiterai l'amphore à la courbe suave:
Je sauverai ton corps de l'oubli, car, je veux

Qu'en retrouvant l'argile où ta forme se grave,
Le poète s'écrie aux âges inconnus :
Ce trésor fut pétri sur le corps de Vénus !

et encore :

Sur tes reins caressant mes yeux,
Comme vers la mer sans rivage,
S'embarquent pour le cher voyage
De ton corps superbe et joyeux.

Comme une vague qui s'élève,
Blanche, dans l'éther azuré,
Ta croupe, au long reflet nacré,
Jusqu'aux cieux emporte mon rêve.

Et, par le flot poussé toujours,
Jusqu'à tes pieds divins, j'y pose
Mes lèvres sur le corail rose
De leurs ongles aux fins contours.

Vous voyez, Madame, que, si vous m'avez été bonne vous n'en avez pas à rougir. Car l'hommage d'un poète est encore le reliquaire où se conserve le mieux, pour l'immortalité, le souvenir des belles d'ici-bas.



G. CALLOT

Sommeil

N un lit de fleurs, comme en souhaitent les amants pour linceul, sur les gerbes fauchées et odorantes, en une solitude où ne descend qu'un frisson de lumière teintée d'émeraude par les frondaisons, très chastes et comme

deux sœurs qu'une promenade commune a lassées, elles sont couchées l'une près de l'autre, ayant les mains nouées, et leur souffle égal, rythmique comme un bruit de rames, soulève en même temps leurs poitrines rosées, leurs poitrines de vierges que n'a pas ensanglantées encore la bouche cruelle du désir. Et tant de pudeur, dissimulant ce que ce sujet pourrait avoir de voluptueux, les enveloppe, comme un voile, que la pensée s'épure à les contempler, en ce sommeil innocent que ne trouble la tentation d'aucun rêve pervers.

Ah ! que Diderot avait raison de dire que l'indécent, en art, ce n'est pas le nu, mais le troussé !

Et que nous avons raison aussi, nous, les éperdus de plastique et de souvenirs païens, de penser que la Beauté est une absolution naturelle de toutes les choses et que ceux-là seulement qui sont indignes de la comprendre, cherchent derrière elle, de dangereux au-delàs. L'harmonie des lignes, la splendeur des contours, le sentiment religieux qui se dégage, pour tout être bien organisé, du spectacle de la Femme nue, sont un suffisant rempart aux imaginations où les dépravés seuls peuvent goûter quelque lointain et inavouable plaisir.

Gardons comme un bien précieux, cette candeur des impressions ferventes qui ne nous permet d'approcher de la Beauté que comme d'un temple dont l'idole demeurera toujours immaculé pour nous.

Sans doute, avant de s'endormir ainsi, en cette retraite si bien choisie, dans cette oasis de fraîcheur qui défie les ardeurs méridiennes du soleil, ont-elles échangé des confidences presque enfantines encore ? Hélas ! L'une et l'autre ont, sans doute, déjà, sûrement même, mais peut-être sans le savoir, fait souffrir. C'est le lot de la Femme de faire rayonner, autour d'elle, le martyre de tout ce qui l'adore, comme un astre vénéneux dont les tiédeurs délicieuses cachent un poison. En les regardant ainsi et en pensant au bonheur qu'elles pourraient donner et qu'elles refusent sans doute, je pense, malgré moi aux malheureux qui soupirent pour elles et paieraient de leur sang une minute de cette étreinte où elles s'allanguissent, si délicieusement, l'une et l'autre, inconscientes de la joie qui gît au fond des profondes caresses.

Cet au-delà qui me fait chercher des inconnues derrière celles qui me sont montrées, et qui fait que, dans la tragédie d'Esther par exemple, je m'intéresse malgré moi, à l'altière Vasti dont la nièce de Mardochée occupe la place,

aussi bien dans le lit que sur le trône d'Assuérus, cette curiosité des absents est avivée ici par la terreur que m'a toujours causée le sommeil de la Femme, qu'habite un éternel mystère, que charme quelque rêve toujours inconnu. J'ai dit autrefois, à celle que j'aimais, cette angoisse :

Quand sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de ton aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?

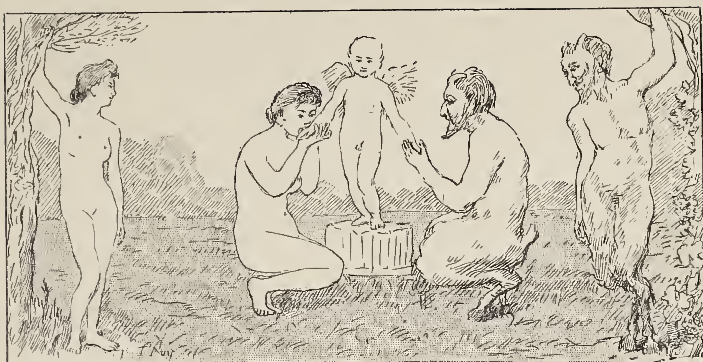
Sur ton front où la Nuit s'épanche, solennelle,
L'Infini creuse-t-il d'invisibles sillons,
Et quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?

Mais voilà de bien graves soucis pour commentaire à cette gracieuse image ! Leur rêve est, j'en suis sûr, le plus innocent du monde. Elles y revoient ce qui charmait leurs regards tout à l'heure, des eaux limpides, un ciel souriant, un ciel bleu comme le souffle d'azur qui traverse leurs paupières, dans la transparence dorée des cils

---







FOWLER

Après la Musique.

Dans la tiédeur du jour déclinant, avec, pour décor à leur rêverie, un paysage qu'emplit la mélancolie des adieux, assis sur un sol d'où montent seulement quelques bruyères, cependant qu'à droite, un rideau de bois met une note

d'ombre opaque dans toutes ces transparences, ils demeurent vis-à-vis l'un de l'autre, muets, semblant écouter encore des musiques lointaines, celles des voix chères qui se sont tues, comme a dit si bien Paul Verlaine.

Il semble que, dans l'Echo, vibrent encore les sons dont la fuite les a laissés dans cette façon de désespérance. Et, cependant qu'ils se regardent à peine, il semble plus encore que cet écho vibre dans leurs cœurs. C'est que le souvenir y est comme une harpe eolienne toujours suspendue, que notre souffle même anime et fait chanter aux heures de tristesse ou d'abandon.

Pour chacun, cette chanson n'est pas la même.

Pour lui c'est la longue mémoire des jours envolés et des tendresses effeuillées. C'est à la dernière qu'il adresse le plus poignant adieu :

Dans le vol tremblant de l'heure
Que nul ne peut retenir,
Passe lentement et pleure
La chanson du souvenir.

Et quand sa course l'emporte
Plus loin que ne vont nos yeux,
Plus d'une voix longtemps morte
Murmure encor des adieux.

Ainsi chaque heure envolée
Du nid fragile des jours
Nous fait plus inconsolée
La perte de nos amours.

Pour elle c'est la voix de l'amant absent qui chante encore à son oreille. Ecoutez ce qu'elle lui dit :

Si longtemps que je t'aimerai,
Tout me sera doux dans la vie.
Mon âme, à tes yeux asservis,
S'enivre d'un mal adoré.

Et telle est l'immense tendresse
Dont m'emplit ton être vainqueur,
Qu'en toi tout m'est une caresse,
Tout est un charme pour mon cœur

Un sourire, un mot de ta bouche,
Un regard, invisible aimant,
Bien mieux — un rien que ta main touche,
Tout est, pour moi ravissement.

C'est le pouvoir mystérieux et charmant de la musique d'éveiller ainsi, dans chaque âme, des impressions purement personnelles et de ne point parler à tous le même langage. C'est pourquoi ceux-là sont des ennemis de leur propre plaisir qui lui demandent la précision que comportent les autres arts plastiques. La plus délicate jouissance est

en la faculté de nous fournir, à chacun, le rêve ou nous aimons le mieux nous abîmer. Dans toute chanson c'est un peu de notre âme qui doit frémir sous un invisible archet, ou bien n'est-elle pour nous, qu'un bruit inutile. Il n'est chanson douce que celle où nous entendons la voix de celle que nous aimons.





ALBERT FOURIÉ

Farniente

Par une après-midi de soleil, dans la transparence bleue des ombres, ici bleue, là violette, là rose, mettant à son beau corps étendu comme des reflets lointains de vitrail, dans un coin de nature fouillé comme un portail

de cathédrale gothique, Déesse d'un temps toujours vivant où l'encens a le parfum des baisers et les litanies la mélancolie des chansons d'amour, elle, la Beauté, l'éternelle idole, la mère des sensualités triomphantes, est étendue, sur un tapis de gazon que diaprent des fleurs inconnues dans nos jardins citadins, mêlant la broussaille vivante de ses cheveux à l'embroussaillement des églantiers sauvages et des rosiers, buvant ces arômes de la terre ensoleillée qui grisent et mettent des caresses mystérieuses dans tout notre être. Et c'est un enchantement de chairs jeunes, transparentes et vibrantes dans la lumière, un poème de plasticité orgueilleuse et de volupté abondante. Car tout est attirance pour les lèvres, dans ce corps étincelant de santé, fait pour les tendresses viriles et toujours renouvelées.

Ne cherchez pas son nom. C'est l'éternelle amante de ceux qui veulent la Nature pour tabernacle à la beauté de la Femme, de ceux qui, à travers le caprice des âges et des poèmes, ont toujours adoré la même idole et l'ont appelée de noms différents tour à tour.

Je suis de ceux-là.

Dans le cristal profond des fontaines de Thrace,
Je chercherai l'image errante de Nysa,
Et, dans les sables d'or où son pied se posa,
Sous les roseaux accrus j'irai baiser sa trace.

Car les destins m'ont fait, par les temps accomplis,
Le séculaire amant des amantes passées ;
Et les vierges en fleur, dans la tombe pressées,
Rajeunissent pour moi leurs charmes abolis.

Pour qu'à mes yeux jaloux, leur Beauté fut rendue,
J'ai bravé le flot noir des mornes Phlégétons ;
Dans la coupe de nacre où boivent les Tritons,
J'ai recueilli les pleurs d'Ariane éperdue.

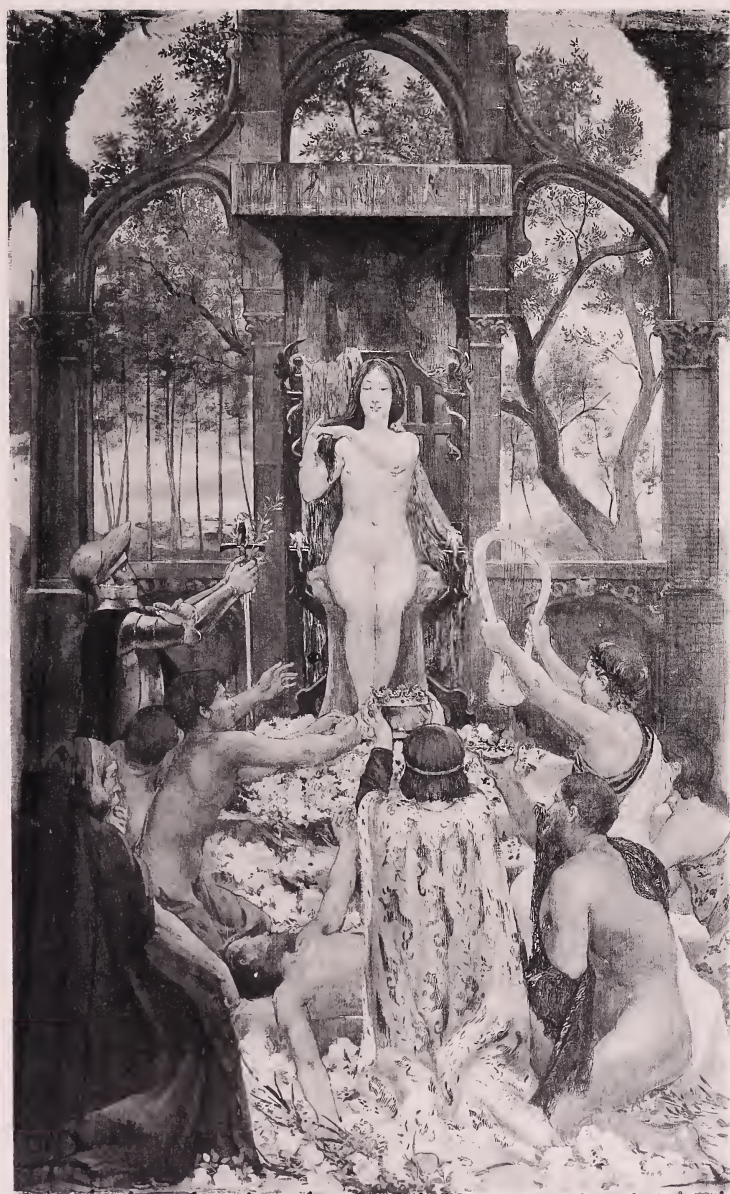
J'ai compté, dans la tiède haleine des bûchers,
Les sanglots de Didon sur la Troyenne plage,
Et, du cap Lesbien, j'ai suivi le sillage
Du corps blanc de Sapho descendu des rochers.

Par un guerrier ravie au caprice du pâtre,
Au sang de ses pieds nus j'ai suivi Lycoris ;
Et, sur son bras glacé, lourd de joyaux de prix,
Baisé le bracelet sanglant de Cléopâtre.

Car les destins m'ont fait par les temps accomplis,
Le séculaire amant des amantes passées,
Et les vierges en fleur dans la tombe pressées,
Rajeunissent, pour nous, leurs charmes abolis.

Ainsi j'aimai toutes tes sœurs, et c'est elles encore que j'aime en toi, Femme dont la Beauté nue resplendit dans l'adoration des Choses.


Albert Fourié 94





MANGEANT

L'Idole

Sur un tronc se détachant d'une gothique architecture, devant un paysage de convention archaïque, les pieds sur une jonchée de fleurs qui descend en cascades, l'Idole triomphe parmi l'agenouillement des hommes éperdus ; le

guerrier dont la cuirasse étincelle, tend son glaive comme pour le lui offrir, dans un geste qui relie ses mains comme dans la prière ; le poète lui offre sa lyre où vibre encore l'hymne qui la chantait ; le roi dont une pourpre brodée traîne jusqu'aux talons, lui fait l'offrande de sa couronne ; les jeunes hommes l'implorent avec des regards suppliants ; et un martyr, couché dans la mort, témoigne de la ferveur d'un culte qui compte d'innombrables victimes.

Quelle est celle qu'entoure de cet hommage humiliant l'humanité toute entière ? Ne la reconnaissez-vous pas à l'orgueil de sa beauté et à la superbe de son regard, au dédain qui tombe de son visage et au charme dont son corps est enveloppé comme d'un unique vêtement ? C'est Celle à qui nous devons toutes nos délices et toutes nos tortures, celle qui fait, parmi nous, les criminels et les héros, l'Impitoyable et la Clémente, l'Innommée de nos rêves d'adolescents et la confidente de nos suprêmes tendresses : la Femme dans la splendeur de ses formes nues, Hélène, Dalila, la charmeresse et la mortelle amie.

Et ne plaignez pas ceux qui se courbent ainsi devant elle, qui jettent sous ses pas tous leurs biens, qui dédaignent toutes les gloires pour cette honte de n'être que des sup-

pliants et des esclaves ! Ils ont connu l'immortelle joie et les réelles ivresses des seules amours. Car tout est néant auprès de la joie rapide mais infinie qu'un baiser nous peut mettre dans l'âme.

Écoutez ce que chantent tous ces désespérés :

J'adore la Beauté pour qu'elle me tue,
Terrassé que je suis par son charme mortel,
Pygmalion qui meurt aux pieds de sa statue,

Prêtre dont le sang coule aux marches de l'autel !
Ni le rêve cruel d'où jaillit Galatée,
Ni le Dieu des Martyrs n'eurent un pouvoir tel

Que celui dont languit mon âme épouvantée.
J'aime et je hais le joug qui déchire mon front,
La flèche douloureuse en mon flanc arrêtée,

La souffrance où mes jours lassés s'épuiseront
Comme un lac se tarit sous le soleil farouche ;
J'aime jusqu'aux mépris dont je subis l'affront

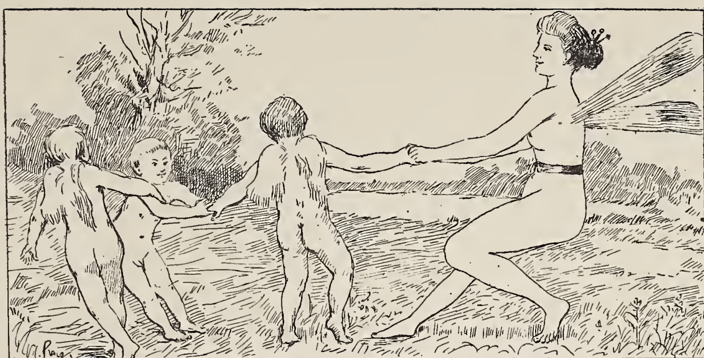
Et qui me sont l'orgueil, me venant de sa bouche.
D'elle tout m'est sacré; car la fleur des antans,
Que son pied la meurtrisse ou que sa main la touche,

Penche sur mon cœur mort ses rameaux éclatants !
Pour elle j'ai donné le meilleur de ma vie,
L'ardeur de mes étés, l'espoir de mes printemps.

Je ne regrette pas ma jeunesse ravie
Par l'inutile amour où je meurs et j'attends.
Ce destin me suffit de l'avoir bien servie !

Ainsi chante l'hosanna mélancolique des hommes aux pieds de la Déesse qui fit la mort, elle-même, douce à ses martyrs.





FELIN

Indiscrétion

Si ce titre seulement vous avait été jeté dans l'oreille, simplement avec la mention des personnages de l'action, visibles ou non, je parie que vous vous seriez immédiatement imaginé, dans la tenture séparant l'appartement

du peintre ou du sculpteur de son atelier, un accroc par lequel un ami, un simple visiteur, en tout cas un homme mal élevé regarderait le modèle nu dans la rigidité voulue de sa pose. Ce sont scènes de la vie d'artiste que nous avons vues souvent, sans y avoir pris part jamais. Car je trouve absolument goujat tout homme qui regarde une femme nue malgré elle et sans son consentement, qu'il s'appelle Actéon ou appartienne au duo de vieillards dont se plaignit la chaste Suzanne, ou même se nomme le glorieux David opérant, sur sa terrasse, l'inspection sournoise de Betsabée au bain.

Mais vous n'avez pas deviné du tout, ce que l'auteur de ce joli tableau nous montre.

C'est le modèle au contraire, relégué un instant dans l'appartement, pour quelque visite officielle sans doute, qui, par le trou dans la draperie, examine curieusement les visiteurs et se renseigne sur les affaires de son peintre, ce qui n'est pas du tout le dernier mot non plus, de la délicatesse.

Et puis, permettez-moi de vous dire, Mademoiselle, que votre empressement à cette tâche est bien moins excusable encore.

Dans la vie contemporaine, affreusement bégueule livrée aux fantaisies pudibondes de quelques législateurs fantaisistes, la Femme, dans le simple appareil où apparaît seulement l'épanouissement complet de sa Beauté, est une rareté, une chose infiniment difficile à se procurer, à moins d'avoir commencé par acquérir des droits sérieux sur sa tendresse, ce qui mène quelquefois plus loin qu'on ne l'aurait voulu. Il est donc odieux, — je le répète, — mais compréhensible jusqu'à un certain point, que des jouvenceaux, de vieux roquentins, et même de simples adultes dont l'éducation et la galanterie ont été négligées, profitent ainsi d'une occasion inattendue pour se réjouir l'œil, sans qu'il leur en coûte rien. C'est le fait de pingres, mais ça peut s'expliquer.

Mais qu'on prenne la peine de déchirer le coin de toile, même le plus grossier, la plus méchante étoffe, pour s'offrir le spectacle de gens vêtus ridiculement, j'entends à la dernière mode et échangeant des banalités comme sont les fonds de toutes les conversations mondaines, voilà qui me dépasse et dont je vous blâme absolument, petite curieuse.

Mais sapristi, il n'y a donc pas un miroir chez votre Bohême d'artiste !

Bien plus utilement, et bien mieux pour votre éducation plastique, vous emploieriez votre temps à vous y regarder vous-même, à vous glorifier *in petto* dans la contemplation de vos propres charmes.

Je vous assure que c'est une meilleure éducation pour l'esprit et pour les yeux d'admirer l'élégante harmonie de votre structure, le noble dessin de vos jambes, la courbe de vos épaules et la cambrure exquise de vos reins, tout cela en vous retournant un peu, si vous ne tenez à regarder que ce que vous nous montrez à nous-même, que de voir des bonnes gens en redingotes, en robes, en vestons, accoutrés par le caprice banal des tailleurs et des confectionneuses.

Oui, je comprends. Vous même êtes condamnée, dans la vie ordinaire, à ces déguisements humiliants et vous venez vous en venger un peu en vous moquant des nôtres. Satisfaction mesquine, Mademoiselle. Soyez toute à la fierté d'avoir le droit d'être nue sans encourir les rigueurs des lois et oubliez que, de Déesse, vous êtes obligée de descendre, en passant votre chapeau et vos bottines, au rang des plus simples mortelles et des plus admirées des snobs de leur temps.




CAMILLE METRA



CAMILLE MÉTRA

Devant le feu.

Décembre, en déployant son manteau de froidure,
Appesantit de neige et les bois et les jours,
Etouffant la gaîté qui fait les instants courts,
Sous le même linceul qui couvre la verdure.

Le vent qui, sur les fleurs, ferma la terre dure,
Chasse du ciel l'azur et, du cœur, les amours,
Sous nos rêves brisés penchant nos fronts plus lourds;
— La saison de souffrir est la seule qui dure.

Je me souviens pourtant d'avoir jadis aimé
Avec bien plus de fleurs que n'en apporte Mai,
Dans ce mois lamentable et sous ces cieux moroses.

Le printemps de la vie à l'autre est tout pareil :
Dans deux yeux adorés se levait mon soleil
Et dans mon cœur épris avaient grandi mes roses.

Oui je me souviens de mes amours d'hiver avec une particulière mélancolie de passer maintenant des hivers sans amour. Les temps frileux sont propices aux caresses et créent d'exquises intimités entre les amants. Sans émotion je n'ai pu voir cette charmante image de femme aux cheveux noirs relevés sur la nuque, dans le plus simple costume qui se puisse imaginer, et tendant au feu clair qui y met de rouges transparences, la chemise qu'elle va vêtir tout à l'heure, toujours trop tôt. Que de fois j'ai assisté à de pareilles toilettes, paresseusement, étendu dans le bien-être d'une chambre tiède qu'emplissaient de familiers arômes, ou passait encore une odeur de baisers !

J'ai su déjà que l'Amour avait, en hiver, je ne sais quoi de plus durable et de plus douloureusement désespéré qu'en aucune autre saison. Il est fait pour la solitude à deux où rien ne nous distrait des choses divines de la volupté. Qui comptera les instants d'égoïstes bonheurs

passés ainsi, en entendant la pluie du dehors fouetter les vitres et les voitures rouler dans la rue ? O mes bien-aimées de ces jours de jeunesse, vous étiez à vous seules, et la gloire d'un été et la douceur d'un printemps !

Il me semble l'avoir habitée autrefois, en hôte seulement, cette chambre discrète où le feu pétille avec de rapides étincelles, où, sur les meubles, courent les jupons et les corsages abandonnés au caprice des premières impatiences, quand on rentrait ensemble, les pieds blancs de neige et comme des oiseaux, battus de l'averse, vers la tiédeur d'un nid comme celui-là !





GLEHN

Le Miroir des Eaux

 le fleuve étrange qui coule dans cet archaïque paysage, coupé d'îlots arides, interrompu de pierres, déchiré de rocs, avec, au lointain, de véritables promontoires aux silhouettes désolées, très serpentin et ne mirant aucun

coin de verdure, comme s'il lui fallait mieux que les arbres et le ciel pour que ses eaux daignent se refléter en quelque fidèle mirage.

Et, sans doute, c'est par une orgueilleuse pitié de son rêve que la Femme est venue apporter son image vivante dans ce flot vide et désespéré. C'est pour emplir d'un charme infini cette solitude du fleuve, qu'elle a dépouillé ses vêtements, qu'elle s'est assise sur un rocher humide, et qu'elle développe lentement, en fleuves capricieux eux-mêmes, ses cheveux qui courent sur ses épaules et son torse et jusque sur ses genoux. C'est pour consoler cette grande douleur des eaux muettes qu'elle a quitté quelque palais lointain dont elle était peut-être la Reine, la douceur moëlleuse des coussins où s'étendait sa paresse, la splendeur d'un décor qui mettait comme un cadre étincelant à sa beauté, la musique des hymnes d'amour qui certainement chantaient sur son chemin, qu'elle a mis bien des âmes aimantes et éprises en deuil, pour venir dans cette façon de Thébaïde réveiller, dans le miroir naturel des ondes, le spectre immortel de la Beauté.

O Femme, mon cœur est pareil au fleuve qui depuis longtemps, sans doute, clame vers ta splendeur absente, à qui rien

n'a suffi pour le charmer, ni la majesté des cieux, ni la splendeur des jours, ni la douceur des nuits, ni la chanson des oiseaux, ni le murmure des sources et des feuillages, ni la gloire des Printemps, ni les mélancolies divines des automnes jusqu'à ce que tu sois venue, pour qui tu fus l'oubli rapide de toutes les beautés jusque-là entrevues.

Oui, mon cœur est pareil à ce farouche coin de nature où si paisiblement tu te mires cependant que mon sang coule à tes pieds vers des rives inconnues. Qui sait, en effet, où le caprice des courants les emporte l'un et l'autre, vers quelle mer ils se vont perdre dans des gouffres qu'habite le néant ? Qu'importe au fleuve s'il a reflété un instant ton immortelle image, si tu es descendue en lui dans le mensonge divin d'un rêve ! Qu'importe à mon cœur s'il a connu la douceur de ta caresse et respiré sur tes lèvres l'ivresse des baisers !

O Femme dont le corps revit deux fois, sous mes yeux, dans ce mensonge,

De ta face immortelle et de ton noble buste,
Mes mains ont affronté les contours radieux,
Quand, fervent et tout plein de l'image des Dieux,
J'ai moulé, sur ton corps, leur souvenir auguste.

Et, sous l'enchantement de ta Beauté robuste,
J'ai touché de ma lèvre, ivre et fermant les yeux,
Ta lèvre, fruit sacré, vase religieux
Où le sang de mon cœur comme un rubis s'incruste.

Je ne tenterai plus l'inutile tourment
De ton amour, cruelle, et je veux seulement,
Jaloux de ta splendeur, craintif du sacrilège,

Ceindre très humblement, de mes bras prosternés,
Tes pieds, tes beaux pieds blancs, frileux comme la neige,
Et pareils à deux lys jusqu'au sol inclinés !





PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD & Cie, 23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.